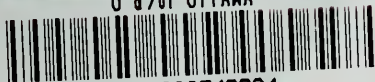



U d'of OTTAWA



39003002543824



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

CE



Universitas

BIBLIOTHECA

Cttaviensis



POÈMES

ET .

POÉSIES

PAR

LÉON DIERX



PARIS

E. SAUSSET, LIBRAIRE-EDITEUR

GALERIE DE L'ODÉON, 12

1864

*A Monsieur A Vaucouerie
son admirateur*

Leon Dierz

POÈMES

ET

POÉSIES



POÈMES

ET

POÉSIES

PAR

LÉON DIERX



PARIS

E. SAUSSET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GALERIE DE L'ODÉON, 12

1864



PG

2219

.DFP6

1864

I

LA VISION D'ÈVE

A M. LECONTE DELISLE

I

C'était trois ans après la chute de l'Éden.

Adam sous les grands bois chassait, fier et superbe,

Luttant contre le tigre et poursuivant le daim.

Tranquille, il aspirait l'âcre senteur de l'herbe.

Ève, sereine aussi, chaste en sa nudité,
Attendait son retour et rêvait sous un arbre.
Deux beaux enfants tout nus s'ébattaient à côté,
Sur un épais gazon, chairs de rose et de marbre.

Adam dans la forêt parlait d'Ève aux oiseaux,
Et leur disait : « Chantez ! Ève est belle et je l'aime ! »
Ève disait : « Adam le tronc, vous les rameaux ;
En lui mon âme, en vous vit ma chair elle-même ! »

Ève pensait : « Seigneur ! vous nous avez chassés
Du paradis ; l'archange a fait luire son glaive.
Meurtris par la douleur et par la faim pressés,
Il nous faut travailler dès que le jour se lève.

« Seigneur, nous n'avons plus le repos éternel ;
A l'éternel labeur un crime nous condamne ;
Tombés loin de l'azur du bonheur solennel,
Sur nos têtes partout un souffle irrité plane.

« Comme autrefois, errants dans ces mornes ravins,
Nous n'avons plus, Seigneur, l'innocence et l'extase ;
Et nous n'entendons plus dans les buissons divins
L'hymne des séraphins que votre gloire embrase.

« Vous nous avez punis ; béni soyez, Seigneur,
Car pour des criminels douce est votre colère.
Gloire à vous ! Un espoir relève notre cœur ;
Courbés dans notre nuit, un flambeau nous éclaire.

« Cet espoir, c'est nos fils ; ce flambeau, c'est l'amour.
Nous n'avons rien perdu si l'amour reste encore ;
Et puisque sur ces fronts se lit un nouveau jour,
Les voyant si charmants, nous bénissons l'aurore.

Adam a le courage, et moi, j'ai la beauté.
L'amour à tout jamais nous lie et nous console ;
Ivres, lui de ma grâce, et moi de sa fierté,
Pour nous, notre fardeau se change en auréole.

« L'un à l'autre enlacés, nous irons jusqu'au soir.
— Ranimant nos regards et le sang dans nos veines,
L'amour est le parfum du mystique encensoir
Qui monte à vous, et dit : Nos souffrances sont vaines !

« Et maintenant voilà, grandissant près de nous,
Deux enfants, notre orgueil, notre espoir, notre joie,
Lorsque je les contemple assis sur mes genoux,
Mon âme s'évapore et dans l'azur se noie.

« Vivant encore en nous qui renaissions en eux,
Encor pleins de mystère, ils sont l'aube nouvelle.
Nés de nous, sous leurs doigts ils resserrent nos nœuds ;
Un autre amour plus grand avec eux se révèle.

« Leurs yeux, encor voilés des limbes du néant,
Ont un étrange attrait ; notre âme se replie
Et veut y ressaisir tout son passé fuyant.
Rien qu'à les regarder toute peine s'oublie.

« Nés de l'amour, l'amour sommeille en eux. — Le ciel
Peut gronder ; comme nous, dans le vent et l'orage
Ils se tendront la main ; et l'éclair d'Azraël
Ne pourra faire alors chanceler leur courage.

« Gloire et louange à vous, à vous merci, Seigneur !
Le châtement est doux si sur la terre on aime ;
Si l'on y trouve un cœur pour appuyer son cœur ;
Si notre âme s'en va dans un baiser suprême. »

III

Ainsi, le front baigné des parfums du matin,
L'immensité des cieux dans le cœur, en extase,
Ève, les yeux fixés sur Abel et Caïn,
Cherchait de l'avenir à déchirer la gaze.

Elle songeait, ravie, étonnée, admirant ;
Et le sein rayonnant d'effluves maternelles,
Devant cette candeur se taisait, adorant.
Et tout un ciel d'amour nageait dans ses prunelles.

IV

Or, les enfants jouaient. — Soudain, l'un d'eux, l'aîné,
Se dressant, et les yeux injectés de colère,
Frappa l'autre tombé sous son poing forcené.
Abel, pleurant, tendit ses deux bras vers sa mère.

Ève accourut tremblante ; et, pleine de stupeur,
Croisant sous un genou ses mains, les prit sur elle,
Et, comme en un berceau les couchant sur son cœur,
Les couvrit de baisers pour calmer leur querelle.

Bientôt, tout s'apaisa, pleurs, colère, baisers.
Ils dormaient sur le sein maternel ; et la mère,
Immobile, les yeux sur leurs fronts blancs posés,
Sentit monter en elle une tristesse amère.

Cette haine inconnue effarait cet amour.

Et, la femme longtemps resta pensive, morne ;
Et, comme au bruit lointain d'un orage encor sourd,
Les flancs pleins des frissons d'une angoisse sans borne.

O perle de l'Éden ! Ève aux longs cheveux d'or !
Toi le péché d'Adam, son supplice et sa gloire ;
Toi l'éternel soupir que nous poussons encor ;
Ineffable calice où la Douleur vient boire !

Femme ! pour un baiser, toi qui donnas le ciel ;
Et belle, sous le glaive irrité de l'archange,
Offris à l'homme errant ton sourire de miel,
Ta beauté, ton amour et ton âme en échange !

O mère aux flancs féconds ! de quelle vision
Ton âme ivre d'amour était-elle obsédée ?
Quels livides éclairs sillonnaient l'horizon ?
A quoi songeais-tu, pâle, et de pleurs inondée ?

Ah ! dans le poing crispé de Caïn endormi,
Voyais-tu la réponse à ton rêve sublime ?
Devinais-tu soudain le farouche ennemi
Sur Abel faible et doux s'essayant à son crime ?

Déchirant l'avenir, Azraël menaçant
Te montrait-il ce fils grandissant dans la haine,
Sinistre, et s'enfuyant le front taché de sang,
Un soir, loin d'un cadavre étendu dans la plaine ?

Errant longtemps sur terre et mourant dans Énoch,
Comme un arbre maudit qu'un vent impur émonde,
Ses rameaux empestés repoussant sur le roc ;
Et ses fils en naissant teints de sa bave immonde ?

Te montrait-il partout la terre, jeune encor,
Rougissant chaque jour sous une pourpre chaude ?
L'Envie entretenant l'éternel désaccord
Et se glissant partout comme un chacal qui rôde ?

Et les peuples Caïns sur les peuples Abels
Se ruant sans pitié, se déchirant sans trêve ;
Les sanglots s'échappant de toutes les Babels,
Les plaintes s'exhalant vers Dieu sur chaque grève ?

Dans l'implacable nuit où l'homme, en vils troupeaux,
S'amoncelle, effrayé de son propre héritage,
Entendais-tu monter les clameurs sans repos,
L'immense hurlement des peuples, d'âge en âge ?

Compris-tu que le mal était né désormais ?
Qu'il serait immortel ? qu'une sanglante haine
Séparerait tes fils sur la terre à jamais,
Par elle s'essayant aux cris de la géhenne ?

Compris-tu que de ta race était vouée aux pleurs ?
Que l'amour avec toi mourrait, Ève la blonde ?
Que le fleuve éternel de toutes nos douleurs,
Né de ton amour même, abreuverait le monde ?

VI

— Dieu l'a su. — Jusqu'au soir ainsi tu demeuras,
Contemplant ces fronts purs où le soleil se joue.
Et pendant qu'ils dormaient, oublieux, en tes bras,
Deux longs ruisseaux de pleurs descendaient sur ta joue !

II

CRÉPUSCULE

A MON AMI G. DE LA CHAPELLE

Le soir tombait. — C'était l'heure où, croisant ses bras,

Le laboureur se dit : Ma journée est finie.

La plaine s'emplissait de brume et d'harmonie ;

Les chansons se mêlaient aux blasphèmes ingrats.

L'hirondelle du soir effleurait l'herbe grise ;
La cigale chantait dans les blés mûrissants ;
Tout le long du chemin, aux nocturnes passants
Les peupliers rangés chuchotaient dans la brise.

Et moi, j'étais assis dans le sentier. Le ciel
S'étoilait par degrés. Les vapeurs de la plaine,
Et tous ces bruits confus dont la terre était pleine,
Montaient comme un encens sur un immense autel.

Je disais : La nuit vient ; tout va dormir sur terre.
C'est l'heure de l'amour, et Vénus a brillé.
Et j'ouvrais pour prier mon cœur émerveillé,
Tandis qu'au loin sifflait le pâtre solitaire.

Tout à coup, près de moi, défila lentement
Un long troupeau de bœufs descendant des collines.
Leurs fanons tout souillés flottaient sur leurs poitrines ;
Leurs têtes vers le sol s'abaissaient par moment.

Ils allaient. Lourdemment, comme fait un homme ivre,
Ils foulaient du sentier l'herbe pleine de bruit ;
Et faisaient, en marchant, au travers de la nuit
Tinter sous leurs cous blancs leurs clochettes de cuivre.

Comme on écoute en rêve un chant de harpes d'or,
J'écoutais, seul, perdu dans la plaine qui fume.
Depuis longtemps déjà, s'enfonçant dans la brume
Ils avaient disparu, que j'écoutais encor.

A votre aspect, ô bœufs, si puissants et si mornes,
Qui sans vouloir sonnerez votre chant de douleur,
Une amère tristesse avait serré mon cœur,
Bœufs résignés, et pleins d'une angoisse sans bornes.

Et ces sons me troublaient. Et comme un criminel,
Il me semblait, prêtant l'oreille aux harmonies
Du soir, entendre au loin les plaintes infinies
Que tous les opprimés poussaient vers l'Éternel.

Bientôt, tous les troupeaux regagnant les vallées,
La plaine se remplit de lointains tintements.
Ces tintements, c'étaient, sonnant les châtiments,
Les douleurs d'ici-bas à la fois révélées.

Et j'entendais, aux pieds du Tout-Puissant, les voix
De tous les malheureux qu'un sort fatal accable.
Du jugement dernier c'était l'heure implacable ;
Et sur l'humanité resplendissait la croix.

Le cri qui t'échappa dans ton râle suprême,
Jésus, le monde encor le pousse vers le ciel.
Ah ! rêveur, tu doutas sous l'éponge de fiel ;
Sans cela, ton sanglot n'eût été qu'un blasphème.

Les morts savent si Dieu tient ce qu'il promettait.
— Mais partout où je vois l'homme en proie à la femme ;
Un poëte attelé dans un manège infâme ;
Sous l'aiguillon vulgaire un malheur qui se tait ;

La force sous le joug de l'inepte faiblesse ;
L'éclair superbe éteint par la nuit qui s'en rit ;
Un vaincu dont jamais on ne surprend un cri ;
L'idéal aux abois que la faim mène en laisse ;

Partout où je les vois dans leurs rêves déçus,
Pâles forçats du beau, peuples qu'un peuple écrase ;
Je crois entendre encor, dans une morne extase,
Vos clochettes tinter, bœufs dans l'ombre aperçus !

III

SOURÉ-HA

POÈME

I

Le dieu source de vie et de chaleur féconde,
Qui répand à flots d'or ses bienfaits sur le monde,
Le grand Phré, brûle et luit. — Son orbe radieux

Au zénith embrasé s'environne de flamme.

Le Nil, père des eaux, brille comme une lame,
Épanchant son limon sur le berceau des dieux.

Partout le sable aveugle, et le désert flamboie.
Pas un homme ne passe et pas un chien n'aboie
Dans la ville où les murs brûlent comme du feu.

Depuis le vert Delta jusqu'à Thèbe aux cent portes,
Qui sous ses grands palais cache des villes mortes,
Tout se tait, et s'endort loin des regards du dieu.

Comme une nécropole immense, dans la brume
Memphis au loin s'étend près du désert qui fume,
Muette, et l'on dirait un silence éternel.

Sur les pylones blancs dressant sa silhouette,
L'ibis, dans son jabot gonflé cachant sa tête,
Médite sur un pied. — Un ennui solennel

Plane, et l'homme énervé dans son travail s'arrête.
Les palmiers vers le sol, dans leur douleur secrète,
Penchent leurs longs cheveux à l'horizon dormant.

Les aiguilles de marbre en grêles colonnades
S'élancent vers le ciel, et sur les esplanades
Leurs ombres, d'heure en heure, avancent lentement.

Aux portes des palais, aux pieds des pyramides,
Ces éternels défis à nos races timides,
Les grands sphinx accroupis ouvrent leurs yeux sereins ;

Assis, le corps perlé d'une sueur divine,
S'enveloppant au loin d'une poussière fine,
Ils songent aux secrets qui font ployer leurs reins ;

Et, muets à jamais dans leur morne posture,
Sentinelles du temps, regardent la nature
Sous le pschent de granit dont s'ombrage leur front.

Rien ne vient les troubler dans leurs longues pensées,
Impassibles gardiens des croyances passées,
Rêveurs mystérieux qu'aucun bruit n'interrompt.

Seuls, quelques caïmans glapissent dans la fange ;
Et parfois on entend, dans quelque rare cange,
Un chant lointain qui meurt sur le fleuve emporté.

— Sol de l'hiéroglyphe et des baris mystiques,
Terre mystérieuse, où les blocs granitiques
Dressent sur le néant leur monstruosité !

Égypte qui n'aimas que les rêves énormes,
Que les grands dieux de pierre aux impossibles formes,
Portant l'éternité sur un front colossal !

Quand l'amour vient éclore aux chaleurs de ton sable,
Ce doit être un enfant monstrueux, implacable,
Et non, comme chez nous, un petit dieu banal.

I

Si la musique est douce au cœur de tout poète,
Si le chant le remplit d'une extase muette,
Si son âme ravie, ouvrant ses ailes d'or,
Comme au ciel bleu l'oiseau qui dans son vol s'endort,

Plane aux champs idéals qu'ignore le profane ;
Si la mélancolie au voile diaphane
L'emporte en soupirant dans l'espace sans fin,
C'est lorsque d'une vierge, au front de séraphin,
La voix pure se mêle à la harpe plaintive ;
C'est lorsqu'à son œil noir une larme furtive
Brille comme une perle et tombe tristement ;
Lorsqu'un mal ignoré soulève par moment
Sous un blanc gorgerin son jeune sein d'albâtre ;
Lorsque sous l'harmonie elle sent son cœur battre,
Et, comme l'orient aux baisers du soleil,
Son cou se recouvrir d'un nuage vermeil.

La brune Souré-Ha, sentant que la nature
N'avait pas de sanglot, pas de note assez pure

Pour finir dignement son hymne de douleurs,
Baissant son front pâli, laissa couler ses pleurs.
Ses épais cheveux noirs déroulés sur l'épaule,
Comme au bord d'un ruisseau se penche un jeune saule,
Sur son sein oppressé, qu'ils baisaient tendrement,
Essuyaient ces pleurs d'or qu'aurait bus un amant.

Oh! qui pourra sonder la tristesse qui ploie
Sur un cou jeune et frais un front fait pour la joie?
Qui pourra te comprendre, ô mystère des yeux,
Plus profond que la mer, plus vaste que les cieux?

Sur un riche tapis où se perd l'abaresque,
Fixant ses yeux distraits sur les murs peints à fresque,

Samhosis, au front d'ambre, au beau bras délié,
Était couchée, un pied sous l'autre replié.
Qu'elle est charmante ainsi, la jeune nonchalante !
Et comme fièrement sa gorge étincelante
Écarte du tissu son galbe ferme et pur !
Comme est douce au regard sa prunelle d'azur !
Ce n'est pas un amour qui pesait sur sa tête ;
Ce qui faisait baisser, dans une heure inquiète,
Comme un rang de roseaux aux bords d'un lac, le soir,
Ses longs cils, ce n'est pas un secret désespoir.
Non : c'est l'ennui flottant sur la ville embrasée,
L'ennui qui pâlisait sa peau fine et rosée ;
Et son petit pied nu s'agitait par instant,
Trahissant les chagrins de son cœur mécontent.

Lorsque sa sœur se tut, sur les cordes vibrantes,
Pour un dernier accord laissant ses mains errantes,
D'une voix languissante et douce, elle lui dit :
« Souré-Ha, je m'ennuie, et cet ennui maudit
Redouble par tes chants. O Souré-Ha, pardonne !
Pour m'égayer un peu, si tu veux être bonne,
Au lieu de ces accents, pareils aux noirs soupirs
Qu'aux arbres dans la nuit arrachent les zéphyrs,
Tu chanterais, ma belle, une chanson bien folle,
Un de ces airs dansants d'une cadence molle
Qui font éclater l'âme en délire joyeux ! »
Souré-Ha, vers sa sœur ne leva pas les yeux ;
Rien ne semblait pouvoir troubler sa rêverie.
La folle Samhosis se sentit attendrie,
Et l'ennui disparut de son front inquiet.
« Aurais-je deviné, dit-elle, son secret ?

C'est l'amour qu'elle cache, et qui lui ronge l'âme.
L'amour seul dans les yeux peut mettre autant de flamme ;
Pour l'embellir ainsi, l'amour seul dans la voix
Peut mêler la douleur et l'ivresse à la fois.
Je le saurai bien vite ! » — O les charmantes poses
Que prit pour se lever l'enfant aux lèvres roses !

Près de sa sœur aînée elle s'en vint s'asseoir,
En se penchant vers elle ; et, comme vers le soir,
Sous le souffle embaumé de la brise amoureuse,
La rose au blanc jasmin parle dans l'herbe ombreuse,
Tout bas, à son oreille, elle dit : « Thaéri ! »
Comme un oiseau surpris tout tremblant dans son nid,
Souré-Ha tressaillit, et vers sa sœur rieuse
Tourna son front troublé. L'enfant malicieuse

Plongeait dans sa pensée un regard curieux ;

Toute rouge de honte, elle baissa les yeux.

« Je m'en doutais déjà, dit Samhosis ; tu l'aimes,
Et c'est assez longtemps vous cacher de vous-mêmes.

Tout à l'heure il viendra, comme il fait chaque jour.

Et je prétends sur toi détourner son amour.

— Tu te trompes, ma sœur, dit Souré-Ha confuse ;

Et je ne sais vraiment à quoi tend cette ruse.

— Tu l'aimes, j'en suis sûre ; et s'il vient aujourd'hui,

Il saura quel bonheur était là près de lui.

— C'est toi seule qu'il aime, et je sais bien, ma belle,

Que ton cœur à ses vœux n'a pas été rebelle.

A quoi bon ce discours, ma sœur ? toi-même, hier,

Ne me parlais-tu pas de son front calme et fier ?

N'as-tu pas, l'autre jour, pour lui baissé ton voile ?
 Depuis qu'il t'aperçut, comme une blanche étoile,
 Un soir d'été, portant l'amphore au puits sacré,
 N'a-t-il pas conservé l'amour qu'il t'a juré ?

D'où vient donc qu'aujourd'hui ta bouche le renie ?

— Je m'amusais de lui, voilà tout. L'insomnie

N'a pas à mon chevet cloué son souvenir

Comme au tien. Tu pâlis quand tu l'entends venir ;

Il chassait mon ennui ; tu pleures dans l'attente.

— Je te dis que c'est toi qu'il aime ; et sous sa tente

C'est pour toi qu'à genou il invoque Rhéa.

Ce n'est pas pour aimer, moi, qu'Ammon me créa.

— Si tu ne l'aimes pas, alors pourquoi ce trouble ?

Pourquoi cette rougeur qui sur ton front redouble ?

Pourquoi ces yeux baissés, ce muet embarras ?

Pourquoi pleures-tu donc si tu ne l'aimes pas ?

D'ailleurs si tu dis vrai, si c'est moi qu'il adore,
Si c'est moi qu'aujourd'hui ses yeux cherchent encore,
Moi je ne l'aime pas ; et peut-être demain,
Dans l'ombre, c'est ta main que cherchera sa main.
Espère, ô Souré-Ha ! pour moi, voici mon rêve ;
Écoute. — Dans la pourpre, hier, près de la grève,
Entouré de soldats d'armes étincelants,
Maîtrisant de sa main ses quatre chevaux blancs,
Rhamsès passait, debout sur son char qui rayonne ;
Dans un flot de poussière au loin qui tourbillonne,
Son front pâle brillait sous sa couronne d'or ;
Et son œil souverain, plus fier, plus noble encor,
Sur la ville en rumeur et sur son peuple immense,
S'abaissait plein d'orgueil, et pourtant de clémence.
Il rencontra les miens..... O mystère inconnu !
Dans un trouble subit jusqu'à mon front venu,

Je rougis, et les yeux fixés sur lui, pensive,
Je crus voir s'avancer dans la lumière vive
Quelque fils de Rhéa, quelque dieu tout-puissant.
En moi ce souvenir est toujours renaissant.
Le cortège passa. Mais y pensant sans cesse,
Depuis lors, Souré-Ha, je connais la tristesse.
Quel beau sort ce serait, n'est-ce pas, ô ma sœur !
D'avoir du grand Rhamsès l'amour et la faveur !
De régner sur ce roi qui règne sur la terre ;
De m'asseoir avec lui, dans l'or et la lumière, |
Sur son trône, et de voir les peuples assemblés
Courbés devant sa gloire, ainsi qu'un champ de blés ! »

Le fils d'Aménophis, Rhamsès, que Phré protège,

Le front chargé d'ennuis a chassé son cortège ;

Et muet s'est assis sur son trône sculpté,

Par des captifs d'airain bizarrement porté.

Son œil terne est sans vie et s'emplit de paresse ;

Sa barbe est immobile et pend en larges tresses ;

Comme dans le granit ses traits semblent pétris.

Impassible, il est là plus calme qu'Osiris.

Il songe. L'on dirait, à voir ses lèvres pâles,

Typhon, le dieu chargé des vengeances fatales.

Quelque puissant qu'on soit, on a des jours mauvais.

Quand on ne connaît pas ce mot : Si je pouvais !

Quand on descend des dieux, quand des peuples esclaves,
Sous son char d'or, le sang coule en brûlantes laves,
Quand on a tout goûté, les coupes à la fin
Ne peuvent plus verser l'ivresse avec le vin ;
Dans le néant sans fond on jette en vain sa gloire ;
Le gouffre est sans échos, sans éclairs la nuit noire.
On ne peut pas toujours faire la guerre. On a,
Sur les énormes plans que l'orgueil dessina,
Vingt peuples pour bâtir ses palais et sa tombe.
On fait du doigt un signe : alors un homme tombe
Dans la fosse où rugit le lion favori ;
Un jour nul ne dit plus : Le roi Rhamsès a ri.
On ne peut inventer des voluptés nouvelles ;
On connaît les plaisirs des femmes les plus belles ;
On émousse à la fin leurs regards dans ses yeux,
Et l'on détourne un jour son front tout soucieux.

Au milieu des parfums, des nudités splendides,
 Des débauches, du vin, des luxures sordides,
 On ne peut réveiller ses sens rassasiés
 A l'aspect des seins blancs se gonflant sous ses pieds.
 On est roi de la terre, et le néant vous raille ;
 On peut tout, on s'ennuie ; on est homme , et l'on bâille.

Vimupht, le favori, debout à ses côtés,
 Voyant les yeux du roi fixement arrêtés,
 Fit un signe ; et l'eunuque à la face glacée
 Frappa trois fois ses mains devant le gynécée.
 La porte en bois doré sur les tapis moelleux
 Roula sans bruit. Soudain, spectacle merveilleux,
 Envahissant la salle avec un doux murmure,
 Comme des flancs ouverts d'une grenade mûre

Ruissellent à l'envi la nacre et le carmin,
Cent femmes, souriant et se donnant la main,
Parurent, étalant leurs grâces ingénues.
Toutes devant Rhamsès, les unes demi-nues,
Les autres le corps ceint d'un voile transparent,
Vinrent, le front baigné d'un parfum odorant.
Molle ondulation, œillades éloquentes,
Doux sourires, jeunesse aux formes provoquantes,
Tel était le tableau vivant dans le décor.
Et les encens choisis des cassolettes d'or
S'élevaient, tout chargés de voluptés, où l'âme
Se fondait, comme fait une cire à la flamme.
Mais le roi sur son trône était un dieu d'airain;
Rien n'effaça l'ennui sur son visage empreint.
Belles, à ses côtés, ses quatre favorites,
Ta-Hé, Thméa, la blonde enfant aux mains petites,

Rhamel aux bras ambrés, et Marphris aux yeux bleus,
S'assirent tristement. En long cercle ondueux
Le reste se groupa, comme dans la nymphée
Un bouquet de lotus sous la main d'une fée.
L'eunuque de nouveau frappa trois coups. Alors
S'élançèrent partout, en balançant leurs corps,
Des esclaves dansant au son de la mandore :
La souple Ibérienne, au sein qu'un rayon dore ;
La jeune fille aux dents si blanches, au front noir,
Qui sourit en passant devant chaque miroir ;
Et la Circassienne indolente et pensive ;
D'autres encor, faisant, dans leur pose lascive,
Sonner leurs anneaux d'or sur leurs bras tour à tour.
Et sur ces corps unis, au ferme et beau contour,
Rien ne voilait l'éclat de la nudité sainte ;
Elles dansaient les seins dressés, la tête ceinte

De fleurs s'entremêlant aux boucles des cheveux ;
Un étroit cercle d'or pressait leurs reins nerveux,
Et sous un rythme lent, plein de molle tendresse,
Les torses se cambraient, comme un serpent qui dresse
Sa spirale d'azur dans les fleurs du sentier.
L'une vous regardait avec un air altier ;
L'autre, en riant, dardait l'éclair de ses prunelles,
Qui vous enveloppait de promesses charnelles ;
L'autre étalait sa hanche aux contours arrondis.
Tout profane eût alors donné le paradis.
Le roi dédaigna tout, jusqu'à sa plus aimée,
Jusqu'à Marphris, qui vint, rieuse et parfumée,
Lui tendre un échiquier pour chasser son ennui.
Toutes, sur un signal, s'éloignèrent de lui,
Tristes, le front baissé, se frappant la poitrine,
Déchirant sur leurs seins gonflés la gaze fine,

Pleurant d'avoir perdu la faveur du grand roi,
Qui devant leurs beautés était resté plus froid
Qu'au fond de son palais le sphinx de marbre rose.

Quand il fut seul, Rhamsès, changeant enfin de pose,
Fit un signe à Vimupht, qui, courbant son front bas
Jusqu'à ses pieds, lui dit : « O roi, dans les combats,
Pareil à Phré, le dieu qui brûle solitaire,
Roi favori d'Ammon, tu règues sur la terre ;
Commande à ton esclave : entendre est obéir.
Si je manque à ton ordre, il me faudra mourir. »
Et Rhamsès, en bâillant, lui dit : « Avant une heure,
Bravant tous ses refus, et son père qui pleure,
Il me faut Samhosis, la fille du savant ! »

Alors il se leva, puis sortit en rêvant.

Au fond des corridors, dans sa chambre secrète,
Memmaratkha, le sage, est seul. Son œil s'arrête
Plein d'ivresse devant quelque cippe sacré,
Par les griffes du temps monolithe échancré ;
Puis sur des papyrus couverts d'hiéroglyphes,
Méditant longuement sur leurs sens apocryphes,
Il lit tous ces secrets disparus, déjà vieux.
Il déchiffre, un à un, les cartouches des dieux.
Plus jaune que la peau d'une jaune momie,
Sous sa lampe de cuivre, unique et vieille amie,
Son front large et rasé se plisse lentement.
Depuis vingt ans, muet dans son recueillement,

Sur les rites anciens de la bari mystique
Épelant, plein d'horreur, quelque mot fatidique,
Durant les jours brûlants, ou les soirs constellés,
Il sonde avec Hermès les siècles écoulés.
Sa robe aux bords salis se répand sur les dalles ;
Et sur les bouts courbés de ses rouges sandales
On découvre en tous sens des mots mystérieux.
Le Nil peut, s'élançant de son lit, furieux,
Engloutir en un jour sa ville aux dieux de pierre ;
Aucun signe d'effroi sur sa flasque paupière
Ne tordra son sourcil. Bien plus, si, roide et froid,
On trouvait un matin le cadavre du roi,
Si les fellahs couchaient dans le sombre hypogée
Sa dépouille sacrée et des dieux protégée,
Soul, dans la ville en deuil, sans larme il resterait ;
Car il cherche d'Ammon le terrible secret,

Car son regard perçant a plongé dans le vide,
Car son doigt décharné, tremblant de joie avide,
Soulève dans la nuit le grand voile d'Isis.
Loin de la vie aride, et sans fraîche oasis,
Il croit voir Anubis, le dieu cynocéphale,
Poursuivant radieux sa course triomphale,
Avec les dieux du fond des ténèbres venus,
L'emporter sur son dos dans les champs inconnus.

Déjà l'ombre, au dehors, s'éloignait des platanes;
C'était, vers l'orient, l'heure où les caravanes
Quittent les oasis, et sur les sables blancs
Reprennent le chemin du désert, à pas lents.

Du vieux sage, soudain bravant le sanctuaire,
Vimupht entra, troublant son travail solitaire.
« Prêtre d'Isis, dit-il, lève ton front penché,
Et si ton cœur encor, par les veilles séché,
A l'aspect du bonheur peut palpiter de joie,
Sois content, car vers toi c'est Rhamsès qui m'envoie.
Le bien-aimé puissant d'Ammon-Ra, le soutien
Des cinq fils de Rhéa, mon roi comme le tien,
Daigne, c'est un immense honneur pour ta famille,
Abaisser ses regards sur Samhosis ta fille.
Dans tout son gynécée, en reine elle vivra,
Et le peuple, à ses pieds, joyeux l'adorera.
Pour prix de ton amour, vieux sage, sa largesse
Te donne, ayant pitié de ta triste vieillesse,
Ces perles, ces colliers d'onyx et ces coffrets
Pleins de lingots d'or pur et de trésors secrets.

Réponds. » — Memmaratkha rebassa son front chauve,
Et, sans que rien parût dans sa prunelle fauve,
Lui dit : « Je n'ai que faire, esclave, de ton or.
Si tu veux, prends ma fille avec sa sœur encor,
Mais va-t-en ! car la vie est de courte durée,
Car la science est longue, et cette heure est sacrée ! »

L'esclave en ricanant disparut tout joyeux ;
Et le sage reprit son travail, soucieux.

Vimupht entra bientôt dans une étroite salle ;
Là, tout près d'un jet d'eau qui bruissait sur la dalle,
Les deux sœurs, caressant leurs rêves opposés,
Songaient, l'une au bonheur tranquille, aux longs baisers

Sur la grève, le soir ; l'autre à la molle ivresse
 Du harem, où, parmi les parfums, la paresse
 Aux pieds d'un roi puissant étale sa beauté,
 Et jusque dans le sang creuse la volupté.

« Laquelle est Samhosis de vous deux ? dit l'esclave ;
 Qu'en signe de bonheur trois fois elle se lave
 Le visage et les mains dans l'eau du puits sacré.
 — Parle, que lui veux-tu ? C'est moi ! Par le dieu Phré !
 N'étais-tu pas hier près du roi quand la foule
 Ondulait devant lui comme une immense houle ?
 — Oui, femme. Il a daigné jeter les yeux sur toi.
 Triste, depuis hier il t'aime ; et c'est pourquoi
 Je viens pour t'emmenner. N'aimant que la science,
 Memmaratkha, ton père, avec insouciance

Me permet, si je veux, de prendre aussi ta sœur,
 Car tout terrestre amour est banni de son cœur.
 — Souré-Ha, tu l'entends! Sans doute un dieu lui-même
 A pris soin d'accomplir mon rêve. Rahmsès m'aime!
 Un messager vers moi, sur son ordre pressant,
 Accourt, et je le suis, et mon père y consent. »

Et rouge de plaisir, la folle jeune fille,
 Sans voir, en l'embrassant, cette larme qui brille
 Aux yeux de Souré-Ha, lui dit : « Dans ton amour,
 Dans tes désirs, ma sœur, sois heureuse à ton tour!
 Puisque ton cœur préfère un bonheur qu'on ignore,
 Reste donc, et l'attends. Vers le palais sonore,
 Un dieu me pousse ; adieu ! — Va donc ! » dit Souré-Ha.
 Et tout bas : « De mon sort ce soir décidera. »

Cependant, par le Nil, par le fleuve au flot jaune,
Qui, sous l'ardent soleil, comme un miroir rayonne,
Sans peur des caïmans tapis dans les roseaux ,
Un homme nage, et fend rapidement les eaux.
A travers les lotus de la grève il arrive
Et touche aux bords. A peine a-t-il franchi la rive,
Que sur ses membres nus, sur son dos reluisant,
Le soleil aussitôt, dans l'air chaud et pesant,
A séché l'eau du fleuve et chassé la fatigue.

Il est tout jeune et beau. La nature prodigue
Lui donna plus encore : un cœur fier et d'airain.

Sa poitrine est robuste. A voir son front serein,
C'est l'homme qui, pouvant d'un bond briser l'obstacle,
Ne voit pas seulement dans la vie un spectacle ;
Et, frappé, ne vit pas au malheur résigné,
Retournant dans sa plaie un trait empoisonné.

Il marchait au hasard, solitaire, l'œil calme.
Comme un dieu méprisant, gardant toujours sa palme,
Pour les femmes, longtemps, il n'eut que du dédain.
Nul regard ne troublait sa force. Mais soudain,
Dès qu'il eut aperçu Samhosis, dans son âme
Il a senti l'amour, et, comme un pur cinname,
S'épanouir l'essaim des molles voluptés,
Dont l'espoir fait rêver ses grands yeux veloutés.

Ses vêtements sont prêts. Attachés sur sa tête,
L'eau les a respectés. A la hâte il s'apprête,
Et s'élançe, le cœur plein d'ivresse et d'amour,
Vers le seuil bien-aimé qu'il revoit chaque jour.
« C'est languir trop longtemps dans l'espoir et le doute,
Dit-il; jusqu'à la fin j'ai vidé goutte à goutte
La coupe des tourments, que me verse une enfant.
Il faudra qu'aujourd'hui, sur mon cœur qui se fend,
Samhosis, à longs flots, laisse tomber un baume.
C'est assez soupirer; il faut enfin être homme ! »

Il entre. Souré-Ha, seule et triste, rêvait.
Quoi que sa sœur eût pu lui dire, elle savait
Qu'elle aimait sans espoir. Sa paupière baissée
Cachait les plis profonds de sa morne pensée ;

Quand retentit la dalle, au bruit d'un pas si cher,
Un long frisson courut jusqu'au fond de sa chair.

Déjà la nuit venait, et ses ombres profondes
Noyaient les plafonds peints et les murs sous leurs ondes.

Thaéri s'élançait. Un noir pressentiment
Le cloua sur le seuil, pâle et sombre. Un moment
Il se tut, contemplant cette femme isolée,
Et qui pensait à lui, sous sa peine accablée.
Mais, tout à Samhosis, l'insensé ne vit pas
Que c'était son bonheur qui pleurait là tout bas,
Et qu'il pouvait d'un mot dans ces yeux faire luire
Un éclair, rayonner dans ces pleurs un sourire!

« Souré-Ha ! cria-t-il ; Souré-Ha ! c'est donc vrai !

Elle est partie ! et vous, qui saviez mon secret,
 Vous n'avez rien tenté ? Mais qui donc, sur moi, dites,
 L'emporte ? Par Typhon, dieu des forces maudites,
 Je saurai me venger ! — Hélas ! dit Souré-Ha,
 Dont le beau front si pur à sa voix s'empourpra,
 Rhamsès est plus qu'un homme, et loin de tous il siège,
 Et les dieux ses aïeux le gardent de tout piège.

— Voilà donc le bonheur qu'elle préfère ! Hé quoi !

Tous mes serments n'étaient, pour cet enfant sans foi,
 Qu'un vain jeu, qu'un mensonge. En écoutant les rêves
 Que je faisais pour nous, en ces heures trop brèves,
 A genoux à ses pieds, et les yeux sur ses yeux,
 Peut-être songeait-elle à ce sort glorieux !
 Elle accepte l'amour d'un roi blasé d'orgies !
 Dans ce palais impur, dans ces salles rougies

De débauche et de sang, elle accepte le rang
 Des esclaves sans honte et sans nom, implorant
 La faveur d'une nuit dans une couche infâme !
 C'est le fouet de l'ennuque insolent et sans âme
 Qu'au fond d'un gynécée elle a couru chercher.
 Ah ! maudit son venin que je ne puis cracher !
 Que ne puis-je oublier cette longue folie !
 Que ne puis-je écraser son image avilie,
 Comme un serpent hideux qui rampe à notre pied !
 — Attendez, Thaéri. Votre amour dessillé
 Rencontrera bientôt un cœur moins infidèle,
 Dont la sincérité vous consolera d'elle. »
 Et, honteuse déjà de trop en avoir dit,
 Elle se tut, tremblante, et le front interdit.
 — « Souré-Ha, je ne sais si les autres oublient ;
 J'ignore si du cœur les liens se délient ;

Mais moi, je ne veux pas oublier ; et je sens
 Une ardente vengeance envahir tous mes sens ;
 Je sens la jalousie étreindre tout mon être ;
 Je sens que mon sang brûle. Adieu ! Bientôt peut-être
 Je saurai si la mort délivre de l'amour ! »
 Et, franchissant le seuil, il s'enfuit sans retour.

Comme un ramier blessé qui dans les airs tournoie,
 Laisant couler les pleurs où son regard se noie,
 Souré-Ha s'abîma dans sa sombre douleur.

« Comme il l'aime ! dit-elle. Eh bien, soit ! dans le cœur
 C'est moi qu'il frappera : moi qui mourrai, contente
 Si c'est sa main qui tue, en ses bras palpitante. »

La Nuit dans le vieux Nil baignait son pied charmant,
 Et sercine, invitait l'homme au recueillement.

Rêves inassouvis des amours impossibles,
Rongerez-vous toujours d'ulcères invincibles
Le misérable cœur qui de vous s'est épris?
Quoi ! parce qu'au printemps de la vie, et surpris
Pour la première fois de sentir l'étincelle,
Il but l'amer venin qu'un amour pur recèle,
Serpents du souvenir, le mordrez-vous toujours?
Ne fuirez-vous jamais, spectres de ses beaux jours?
Est-ce un crime d'aimer ? C'est donc un culte impie
Que l'amour ? Jusqu'à quand faudra-t-il qu'en expie
Les parfums qu'on brûla sur un mystique autel ?
Le rêve des vingt ans doit-il être immortel ?

L'homme est né pour souffrir, oublier et se taire ;
C'est un homme celui qui dans la route austère
Va les yeux vers un but, et les bras en avant,
Sans courber son front mâle aux caprices du vent.
Qu'importe l'horizon ! Sans regarder derrière,
Le fort doit ici-bas marcher dans la carrière.
A quoi ressemble-t-il, celui qu'un souvenir
Étreint comme un remords, et qui ne peut bannir
Le songe éblouissant de sa folle jeunesse ?
Dans son cœur, l'insensé, croit-il donc qu'il renaisse ?
A quoi sert ce rêveur ? Son corps s'agite en vain ;
On dirait, à le voir, cet homme pris de vin,
Qui chancelle, et qui bat de ses bras la muraille,
Dans son abaissement dont lui-même se raille.
Lâche, celui qui rêve et préfère souffrir !
Qui ne sait oublier, et n'ose pas mourir !

Depuis trois jours entiers, depuis trois nuits, farouche
Comme un tigre affamé qui roule son œil louche,
Thaéri, frémissant, rôde autour du palais ;
Mais Samhosis se cache, et les murs sont épais.
Prêt à frapper, dans l'ombre il attend et médite.
Depuis trois jours aussi, depuis l'heure maudite,
Souré-Ha des gardiens a gagné la faveur,
Et, feignant la gaieté, veille auprès de sa sœur.

Mais cette nuit peut-être en son ombre discrète
Cachera le trait sûr que la vengeance apprête ;
Car, cette nuit, Rhamsès doit fêter Samhosis.
Il est aux bords du Nil une fraîche oasis ;

C'est là qu'on doit aller. Courage ! voici l'heure
Où le corps se roidit contre l'âme qui pleure.
Regarde si ton arc, jeune homme, est bien tendu ;
Jeune fille, aguerris ton regard éperdu.

Depuis longtemps déjà, sous les dunes de sable,
Phré noyait les rayons de son disque implacable.
Déjà le fleuve au loin reflétait mille feux ;
Sur la grève attendait tout un peuple joyeux ;
Bientôt le roi parut. Des concerts d'allégresse
Éclatèrent partout. Belle dans son ivresse,
Et sous un dais doré, par quatre hommes porté,
Samhosis s'avavançait brillante à son côté.

Au comble de ses vœux, l'enfant dont le pied foule
Les plus riches tapis, promenait sur la foule
Ses yeux ravis et fiers. Comme au soleil la fleur
S'entr'ouvre, elle sentait s'épanouir son cœur.
Sa chimère domptée avait ouvert son aile,
Et l'éclair de l'orgueil luisait dans sa prunelle.
Comme il était déjà loin d'elle en cette nuit,
Sur les bords de ce fleuve éclatant, plein de bruit,
Le calme souvenir de ses jours d'innocence,
Et des chastes plaisirs qu'un amour pur encense !
Comme elle avait bien vite oublié Thaéri,
Et ses rêves de paix sous un modeste abri,
Et les mots qu'il disait, agenouillé près d'elle,
Et ses aveux menteurs, la folâtre infidèle !
Regardez ! son cortège est splendide et nombreux ;
Rhamsès l'aime ; et partout on a les yeux sur eux !

Souré-Ha la suivait ; et sous la gaze fine
Les dieux seuls entendaient son cœur dans sa poitrine.
Son regard, autour d'elle errant, à chaque pas,
Semblait chercher quelqu'un qui ne se montrait pas.
Ce n'étaient pas les chants de cette nuit de fête,
Ni l'éclat de ces feux, ni sa sœur sur le faite,
Qui pouvaient la distraire un seul instant. Oh ! non ;
Ses lèvres, dans la nuit, ne murmuraient qu'un nom.
Prévoyant que ce soir surgirait la vengeance,
Pâle, elle méditait, nourrissant l'espérance
De trouver dans la mort l'oubli d'un songe vain.
Mais à l'heure suprême, elle appelait en vain
Son courage, et sentait sous sa main qui la froisse
Toute sa chair frémir dans une horrible angoisse.

Le cortège bientôt au fleuve s'arrêta ;
Et le premier, Rhamsès dans sa cange monta.
Soudain, sortant de l'ombre, un homme noir se dresse
Auprès de Souré-Ha. « Ce soir, avec adresse,
Lui dit-il, j'ai de loin suivi l'homme indiqué.
Là-bas, dans les roseaux, il se tient embusqué,
L'arc en main, à l'endroit où le Nil fait un angle,
Au bord de ce canal qu'une île longue étrangle.
—C'est bien, dit Souré-Ha ; tiens, prends vite et va-t'en ! »
Et l'esclave d'un bond disparut à l'instant.

Du rivage bientôt s'éloignèrent les canges,
Emportant sur le Nil leurs fanfares étranges.
« Que regardes-tu donc, Souré-Ha, dans la nuit ?
Dit Samhosis ; encor quel penser te poursuit ?

Thaéri, m'as-tu dit, a fui plein de colère ;
Eh bien ! n'y pense plus, et que ton front s'éclaire !
— Je ne puis ; malgré moi je frissonne et j'ai peur ;
Cet éclat m'éblouit et m'attriste, ma sœur.
Et tous ces bruits, ces chants, cette cange dorée,
Cette foule en rumeur regardant enivrée,
Tout cela n'est-il pas un rêve, qui ce soir
Ne brille que pour mieux cacher l'abîme noir ?
Je pense aux morts, ma sœur, et mon âme inquiète
Erre dans l'hypogée où leur troupe est muette.
— Quelle folie ! allons ! le ciel est pur ; chassons
Ces lugubres pensers, et chantons des chansons !
— Eh bien ! je veux me rendre à tes douces paroles,
Et chanter comme toi, laissant mes banderolles .
S'agiter au hasard dans le vent embaumé.
Seulement, je voudrais sous ton dais enflammé

Essayer un moment ta pause et ta parure,
Jouer avec ce sceptre éblouissant de dorure,
Et, pendant un moment, régner pour toi, ma sœur,
Dans ton royal triomphe épanouir mon cœur.
Je veux voir si mon sein sous cet honneur palpite,
Et si d'ivresse aussi mon sang se précipite. »
Ce caprice d'enfant sourit à Samhosis.
Comme la conque d'or de la déesse Isis,
La cange sur les flots suivait sa marche lente.
Souré-Ha sous le dais s'assit étincelante ;
Et tandis que son sein se brisait de douleurs,
S'efforçant de sourire, elle buvait les pleurs
Qu'à ses yeux ramenait une pensée amère.
Qu'elle était belle ainsi, dans sa gloire éphémère !
Belle comme l'étoile, au ciel bleu constellé,
Qui surgit et qui meurt après avoir brillé.

Mais, vers les joncs mêlant dans l'ombre sur la rive
Leurs noirs rameaux touffus, déjà la cange arrive.
Thaéri, tout à coup, s'est dressé dans la nuit.
Il croit voir Samhosis, et la corde, sans bruit,
Tous ses doigts s'est tendue. — Un instant immobile,
Il l'a visée au cœur, avec un œil habile ;
Puis la corde a vibré sonore... et dans un cri
L'âme de Souré-Ha, bénissant Thaéri,
S'envola. — Son beau corps roula dans le sillage.

Ce soir, les caïmans, glapissant sur la plage,
Ont apaisé leur faim dans un double festin,
Car le flot ne rendit nul cadavre au matin.

LE CAMÉE

L'âme de tout rêveur est une cire molle.
Une enfant tout à coup avec son doigt léger
Y trace son image insoucieuse et folle;
Puis se sauve en riant, et sans plus y songer.

Mais la cire devient plus dure que la lave ;
Et sur ses bords glacés ou brûlants tour à tour,
Le profil adoré pour tout jamais s'y grave ;
Nul acide ne peut en ronger le contour.

Sous les pleurs corrosifs, sous la rouille profonde,
L'absence ni le temps n'en ternissent l'azur ;
Pas de pierre qui l'use, ou de feu qui le fonde ;
Rien n'y fait. — Le camée est toujours aussi pur.

Et dans l'ombre, partout, près de nous, face à face,
Le spectre du passé vient s'asseoir. — C'est le sang
Qui reparaît toujours sous le sein, quoi qu'on fasse ;
La tache que Macbeth essuie en pâlisant.

Puisque le rêve fuit, et que le réveil tue,
Puisque l'amour toujours couve son lendemain ;
S'il vous faut un amour, aimez une statue,
Sans demander aux dieux de remuer sa main.

Il faut pour être heureux caresser quelque rêve,
De celui-là du moins on ne s'éveille pas,
Le cœur sous un regard percé comme d'un glaive ;
Et peut-être, on l'embrasse au delà du trépas !

PACTE INDÉLÉBILE

Un soir, à son balcon, l'œil plein de nostalgie,
Faust vit venir à lui trois ombres. — Plein d'effroi,
Il s'écria : « Toujours, des ténèbres surgie,
La même vision qui flotte autour de moi !

« Ne pourrai-je donc pas, ô puissante magie,
T'oublier un instant ? Nature, devant toi,
Pour retrouver soudain la force et l'énergie,
Que ne suis-je qu'un homme et soumis à ta loi !

« Est-ce bien, sans cela, la peine que l'on vive ? »
— Comme lui, je m'écrie, en ma souffrance vive :
« Poètes adorés ! que ne puis-je un moment,

« Un seul jour, oublier, devant toutes ces femmes,
Vos rêves trop charmants, où palpitent vos âmes !
Je serais homme alors, et vivrais en aimant ! »

VI

SALVATOR ROSA

Qu'avais-tu dans ton cœur, maître à la brosse ardente,
Pour que sous ton pinceau la nature en fureur
Semble jeter au ciel une plainte stridente,
Et gémir aux abois dans sa sinistre horreur?

Pourquoi dédaignais-tu les riants paysages,
Les lointains vaporeux, et les bleus horizons,
Les ruisseaux transparents, et sur de frais rivages
L'ombre du vert printemps qui rit dans les gazons ?

Il te fallait, à toi, le ciel couvant l'orage ;
Quelque ravin bien noir où mugit un torrent
Comme un titan vaincu poussant des cris de rage ;
Quelque fauve bandit sur les rochers errant.

L'ouragan qui s'abat sur les arbres d'automne,
Rugissait, n'est-ce pas, dans ton âme de fer ?
Tu ne te plaisais pas au bonheur monotone,
Mais aux transports fougueux échappés de l'enfer.

Ce sont tes passions qui hurlent sur tes toiles.
Toi-même, tu t'es peint dans ces rocs désolés ;
Dans ces chênes, tordant sous la nuit sans étoiles,
Sur l'abîme béant leurs bras échevelés !

VII

LA HALTE

I

DON JUAN

Heureux Pétrarque! — Ainsi qu'un mage
Il avait son guide étoilé;
Ses yeux ne voyaient qu'une image
Dans ce ciel pour moi si peuplé.

Il ignora cette torture
D'un cœur trop tôt désenchanté,
Qui ne verse que l'imposture
Sur les lèvres de la beauté.

Je trompe, et me trompe moi-même,
Plus agité que l'Océan ;
Et pâmé sur un sein qui m'aime,
N'embrasse, hélas ! que le néant.

Angoisse d'un bonheur immense
Que j'entrevois sans le saisir !
Supplice amer qui recommence
Quand s'éteint le premier désir !

Vide d'une âme inassouvie !
Poids écrasant de l'infini !
Soif de boire aux sources de vie !
Espoir déçu, miroir terni !

Tourments sans fin de foi trompée !
— Heureux ! il n'a jamais connu
L'enfer de ma longue épopée,
Ni le convive un soir venu !

— Oh ! dans ta chère Thébaïde,
A Vaucluse, sous l'oranger,
Ton luth, et ton rêve timide,
Ton amour qui ne peut changer !

Oh ! ta Laure au beau cou d'ivoire,
Entrevue au loin dans le ciel,
Te regardant chanter sa gloire,
Avec un sourire éternel !

Oh ! de sa robe immaculée
Les chastes plis cachant son cœur !
Forme divine révélée !
Oh ! c'est là qu'était le bonheur !

Tu fis de tes pleurs en rosées
Tes doux sonnets aux rimes d'or ;
Et tes larmes cristallisées,
Purs diamants, brillent encor !

PÉTRARQUE

Heureux don Juan! — Et brune et blonde,
Dans son âme tout se mirait;
Mais seulement comme dans l'onde.....
Sous un souffle tout disparaît.

Il n'a pas connu la souffrance
D'aimer un vain rêve envolé,
Sans avoir jamais l'espérance
D'embrasser ce fantôme ailé.

Consumé d'amour, sous ma plume
Rongé d'un désir impuissant,
Mon cœur, comme un bûcher, s'allume
Avec la lave de mon sang.

Que ne puis-je, image importune,
Te chassant de devant mes yeux,
Comme lui tenter la fortune,
Des amours réels sous les cieux !

Aux plaisirs nouveaux il s'empresse,
Goûtant toutes les voluptés ;
Libre de souvenir, l'ivresse
Le berce aux bras des nudités.

Tourment d'une même pensée
Qui revient toujours et m'étreint,
Laissez-moi ! mon âme est lassée
Du regard en mon cœur empreint.

— Oh ! sur ton échelle de soie,
Au balcon, la nuit suspendu,
Dans mes bras un beau flanc qui ploie !
Un aveu dans l'ombre entendu !

Oh ! les joyeuses sérénades !
Et dans les parcs mystérieux,
Les amoureuses promenades,
Enlacés, et silencieux !

Oh ! de tes mille cœurs de femmes
Le brûlant chapelet d'amour,
Où tu comptes rêveur les âmes
Que tu possédas tour à tour !

Voilà le bonheur ! — Quel beau rêve
Que ta vie, où chaque matin
Sur un baiser ardent se lève,
Sur un corps au tremblant satin !

VIII

L'INDESTRUCTIBLE

A MON AMI E. BELLIER

Depuis l'éternité que sans but se démène
La vieille terre, autour de cet astre vermeil ;
Depuis que sur son dos notre poussière humaine
Tour à tour se repaît de bruit et de sommeil ;

Quoi ! jamais de tourner elle ne s'est lassée ;
Jamais rien n'a changé son cours mytérieux ;
Rien hors de son chemin ne l'a jamais poussée ;
Elle a toujours au ciel revu les mêmes cieux !

Quoi donc ! après avoir, dans son orbite immense,
Tant de fois repassé par ses douze degrés ;
Et suivi tant de fois, vieux derviche en démence,
Son axe, accomplissant ses tours désespérés ;

Elle ne dira pas, s'arrêtant dans l'espace,
Au soleil étonné : « Maintenant, c'est assez !
J'ai depuis trop longtemps vu ta splendide face ;
Je veux enfin jouir de tant d'efforts passés ! »

Avons-nous assez vu ton fard, ô vieille aurore !
Aujourd'hui, c'est demain, comme hier soucieux ;
Même angoisse au réveil, et même cercle encore ;
D'autres soleils jamais n'éblouiront nos yeux.

Lorsque descend la nuit, au travers de son voile,
Au même coin du ciel, ainsi qu'au premier soir,
Nous reverrons toujours luire la même étoile ;
Et la lune émerger du même horizon noir.

Et ce vieil Océan tout frémissant de rage
Depuis l'éternité, malgré tous ses efforts
Pour s'en aller mugir sur un autre rivage,
Ne parviendra jamais à renverser ses bords.

Et nous verrons toujours passer l'heure après l'heure,
Sans aucun changement, comme passent les flots ;
Le temps coule... et toujours le même homme qui pleure,
Dans le même univers qui rit de ses sanglots.

Jamais nous ne verrons brillant de couleurs neuves,
Ni l'eau glauque des mers, ni l'éther bleu du ciel ;
Ni ces champs, ni ces monts, ni ces bois, ni ces fleuves.
Tout, jusqu'à notre cœur, suit un rythme éternel.

Pour réchauffer ton sang qui se fige en ta veine,
O Cybèle, aucun vent, aucun souffle divin
Ne te rajeunira de sa brûlante haleine ;
L'humanité caduque a soif d'un nouveau vin.

— Homme, quand donc ton cœur, tout brillant de jeunesse,
Enfin trouvera-t-il un nouvel horizon ?
Des siècles amassés qu'attends-tu qui renaisse ?
Brise plutôt d'un bond ta fragile prison !

Hélas ! tu peux jeter ce corps vil, et sans chaîne,
Libre alors, t'élancer dans l'inconnu béant.
Mais ton âme, à jamais, est sa propre géhenne,
Éternel exilé du calme, et du néant !

Oui, ces liens charnels, et haïs, qui t'étreignent,
Dans l'oubli rentreront, et tu t'envoleras ;
Mais ton cœur, tes remords, tes passions qui saignent,
Tes amours..., mais toi-même enfin, tu revivras !

IX

ARIANE

A Frankfort dans un boudoir rose,
Sous un vitrage gracieux,
Est un marbre divin, qu'arrose
Un pur rayon venant des cieux.

C'est une femme jeune encore,
Fort belle ; et dont la nudité,
Que la sainte pudeur décore,
Fait valoir toute la beauté.

Chose étrange ! un sourire plisse
Ses lèvres au charmant contour ;
Dans ses yeux une larme glisse ;
Elle pleure, et rit tour à tour.

Dans sa pose pleine de grâce,
Elle regrette et se souvient ;
Tout en pleurant de sa disgrâce,
Sur sa bouche un baiser revient.

Pour toujours l'amant infidèle
S'est enfui sur la vaste mer ;
Le flot tristement autour d'elle
Lui renvoie un soupir amer.

Vers un royaume il court, il vole ;
Mais il emporte un noir tourment.
Fidèle, sur ce roi frivole,
Elle, pleure éternellement.

O marbre ! la foule étonnée,
En t'admirant, a reconnu
Ariane l'abandonnée,
Dont l'amant n'est pas revenu.

Mais à ton aspect, le poëte,
Repassant ses jours à la fois,
Tout bas se dit, baissant la tête :
« Est-ce ma muse d'autrefois ! »

X

SUR LE CHRIST DE VAN DICK

A M. THÉOPHILE GAUTIER

1

O vieux maîtres pensifs du vieux Campo Santo,
Vous qui croyiez à l'art, mais bien plus à Marie,
Toi sévère Orcagna, toi mystique Giotto !

Le long de vos tombeaux, chrétienne galerie,
Vos fresques sont debout et nous parlent toujours ;
L'art est toujours serein ; la foi seule est tarie.

Vous méprisiez la vie; et vous passiez vos jours
Les pieds sur une tombe à peindre un cimetière;
Vous aviez pour la mort de fidèles amours.

Vous caressiez un rêve; et votre vie entière
A l'immortaliser se consuma. Jésus
Était pour vous un Dieu tout baigné de lumière.

Quand vous peigniez des christs, ô maîtres! au-dessus
De la tête sacrée errait une auréole
D'archanges radieux dans le ciel aperçus.

Au Calvaire, où pour nous sur la croix il s'immole,
Vous jetiez à ses pieds les apôtres, les yeux
Tournés avec amour vers le divin symbole;

Les madones en pleurs et regardant les cieux ;
Et sur ces fronts pâlis rayonne l'espérance ;
Et le ciel, dans un un coin, s'ouvre tout radieux !

Devant votre œuvre on sent que la sainte souffrance
Disparaîtra bientôt ; que Jésus est plus fort...
Et que lui, comme vous, croit à sa délivrance.

Pour l'artiste, aujourd'hui, Jésus-Christ est bien mort.
Et si Van Dick le peint sur son gibet, sa tête
Est dans l'ombre, et paraît ployer sous le remord.

On ne croit plus, hélas ! au réveil du prophète ;
Et dans la nuit sinistre il le suspend tout seul.
Oubli, silence, horreur ! — Et dans l'ombre muette

Personne n'est plus là pour le mettre au cercueil ;
Pour recueillir ses pleurs, la sainte courtisane
N'use plus de baisers les bords de son linceul ;

Plus de Vierge, devant le nimbe d'or qui plane,
Pleurant encor son fils en contemplant un Dieu ;
Plus rien... qu'un vil serpent qui rampe autour d'un crâne !

Tout est dit cette fois. — Et son dernier adieu
Ne trouve plus d'écho dans les cœurs las de croire ;
Lui-même, il désespère et râle dans ce lieu.

Les cieux se sont fermés ; pour révéler sa gloire,
Ils ne s'entrouvrent plus ; l'étoile d'Orient
S'est éteinte à jamais dans une nuit plus noire.

On n'entend plus monter l'hymne des saints priant ;
Les apôtres ont fui ; — la mort garde sa proie ;
Et sous le ciel désert, l'homme en vain va criant :

« Montagnes, océans, que faut-il que je croie ? »

XI

A LA FENÊTRE

I

Je n'ai de vous, au bord de la fenêtre,
Vu que deux pieds dans le soir chuchotant,
Deux pieds riant du désir qu'ils font naître;
Et j'ai de vous, au bord de la fenêtre,



Tout deviné; car l'on peut tout connaître,
Quand sous la jupe un pied rit un instant.
Je n'ai de vous, au bord de la fenêtre,
Vu que deux pieds dans le soir chuchotant.

Deux pieds charmants sont tout un long poëme;
A qui sait lire, une page suffit.
Plus enivrants qu'un vieux vin de Bohême,
Deux pieds charmants sont tout un long poëme.
D'un joli pied la jambe est belle; et j'aime
A feuilleter le livre que Dieu fit.
Deux pieds charmants sont tout un long poëme;
A qui sait lire, une page suffit.

C'est l'heure où la fleur, inclinant sa tige,
Du printemps aspire un baiser plus doux.
Le vent nous apporte aux sens le vertige ;
C'est l'heure où la fleur incline sa tige.
A quoi rêvez-vous ? — Ah ! l'amour voltige
De vous, dans l'ombre, à moi penché sur vous...
C'est l'heure où la fleur, inclinant sa tige,
Du printemps aspire un baiser plus doux.

XII

LE BALCON

I

Je sais évoquer le passé lointain.

Qu'importe le temps, l'absence, l'espace ?

Un regard, un geste, un soir, un matin,

Je sais évoquer le passé lointain.

Dans le souvenir, ce miroir sans tain,
Je revois toujours le rayon qui passe.
Je sais évoquer le passé lointain;
Qu'importe le temps, l'absence, l'espace?

C'était au balcon, et la nuit passait
Tous deux nous baignant de sa rêverie;
Dans vos noirs cheveux quoi donc frémissait ?
C'était au balcon et l'amour passait.
Vous pensiez à lui, peut-être ; qui sait ?
Vos doigts effeuillaient une fleur flétrie.
— C'était au balcon, et la nuit passait ;
Tous deux nous baignant de sa rêverie.

XIII

LA CHIMÈRE

Enfant si douce et si cruelle,
En caprices toujours nouvelle,
Enfin j'embrasse tes genoux !
Tu me souris ! la nuit est belle !
Je t'aime ! — cette heure est à nous !

Oui, ce soir, pour jamais j'oublie
L'angoisse, l'humaine folie,
Et toute peine à tes genoux.
Pour toujours qu'un baiser nous lie !
Aime-moi ! — cette heure est à nous !

Que vers le plaisir éphémère,
Pour y trouver la lie amère,
La foule coure !... A tes genoux,
Enfant, j'ai dit à ma chimère :
« Arrête ! cette heure est à nous ! »

Mais non ; je mens. Déjà mon rêve,
Comme une bulle d'eau qui crève,

Meurt sous mes doigts.— A tes genoux,
Mon désir au loin court sans trêve ;
Et pourtant, cette heure est à nous !

L'hippogriffe que rien ne lasse,
Me dit : « là-bas ! » et fend l'espace ;
« Là-bas ! le plaisir est plus doux ;
Là-bas ! là-bas ! le bonheur passe ! »
— L'heure, hélas ! n'est jamais à nous !

XIV

LE ROC D'AIMANT

I

Rappelez-vous, lecteur, le conte oriental
De Symbad, le marin que pousse un sort fatal
Le merveilleux y luit comme au feu le cristal.

— Il s'éveille un matin honteux de sa paresse.
La mer est calme. — Un vent amoureux la caresse ;
Son œil bleu le fascine ; il suit l'enchanteresse.

« Pour ses seuls vrais amants la mer garde un trésor, »
Dit-îl. — Sur son navire alors il prend l'essor.
Et pendant bien des jours, la mer, la mer encor !

La Sirène aux yeux clairs, qui, le jour, étincelle ;
Qui palpite le soir lorsque son front ruisselle
Des diamants des nuits qu'un écrin noir recèle ;

Dont le corps souple ondule, ivre de nudité ;
Qui, lascive, s'endort au rayon argenté
De la lune, et soupire après la volupté ;

Qui semble toujours belle au marin, qu'elle charme ;
Même quand la tempête, au loin portant l'alarme,
Dans l'horreur et le vent l'entr'ouvre avec vacarme.

— Un jour, il s'aperçoit qu'il est temps d'atterrir.
L'horizon est sans île; on commence à souffrir;
Et de soif et de faim on a peur de périr.

Il veut virer de bord.— Il est trop tard.— La proue
Résiste au timonier et de ses bras se joue;
Tout l'équipage entier s'épuise sur la roue.

Le navire ne sent plus la barre.— Tourné
Vers un point toujours fixe, à sa route acharné,
Dans quel courant rapide est-il donc entraîné?

Toujours, toujours plus vite! et vers quel noir mystère
Malgré le vent, sans voile, et loin de toute terre,
Où court-il effaré, ce vaisseau solitaire?

Pàle, ne luttant plus, debout, le matelot
Attend, l'angoisse au front, sondant des yeux le flot.
Comme un grand œil sanglant au mât luit un falot.

Quel récif est au bout?— Quel tourbillon?— Quel gouffre?
Le navire gémit comme un démon qui souffre.
Il est nuit. — Qu'est-ce donc que cette odeur de soufre?

Horreur ! là, devant lui, se dresse haut et noir
Un mur immense, nu, poli comme un miroir,
Implacable, attirant comme le désespoir.

Le navire tressaille et vole.— Sa ferrure,
Sinistre craquement, horrible déchirure,
S'anime tout entière en sa vaste membrure ;

Et, pluie horizontale arrachée à son flanc,
S'élance sur ce roc qu'elle crible en sifflant.
Une minute encor; puis un dernier élan...

Puis sur ce mur aussi se ruant avec rage,
Tout se brise en fracas, mâts, carène, équipage,
Éclaboussant d'agrès l'écume du rivage.

Longtemps après, sans fer, sans chevilles, sans clous,
Flotte une épave en proie à des corbeaux jaloux,
Car des lambeaux de chairs sont restés dans les trous.

Hélas ! ce roc d'aimant est-il donc un mensonge ?
Lorsqu'en deux yeux charmants notre regard se plonge,
La mer rit à travers les mirages du songe.

O Symbads de l'amour, jouets du rire amer,
Qui n'avez plus au cœur l'armature de fer,
Et, les corbeaux au flanc, épaves sur la mer ;

Avez-vous rencontré la Circé qui fascine ?
Œil limpide, front pur, parfum, grâce divine...
Cœur de pierre aimanté sous sa blanche poitrine !

L'ENCLUME

Si l'amour t'a fui, l'art te reste !
Dans la forge aux tristes clartés,
Descends, poëte, sombre Oreste
En proie aux noires déités.

Assez de douleur inféconde !
L'angoisse au cœur, le front sercin,
Forçat, dans le baigne du monde,
Rentre avec ton boulet d'airain.

Reprends tes outils que la rouille
A rongés d'ulcères hideux,
La cendre de l'oubli les souille ;
Fais luire la flamme autour d'eux.

Allons ! sans trop pleurer, rejette
Les lilas que ta muse aimait ;
Le rire que l'onde reflète ;
L'espoir, ce bleu manteau de mai.

Un regard perce comme un glaive ;
Rire, espoir, tout fuit aussitôt.
La seconde aurore se lève...
C'est un suaire, ton manteau.

Plus de visions mensongères ;
Spectres grinçants des rêves morts,
Noires sorcières des bruyères,
Tournez, hurlez comme un remords.

Essaim des cauchemars nocturnes,
Emplissez son antre ; venez
Sonner, aux heures taciturnes,
Le glas des amours dédaignés.

— Toi, cependant, sculpte, cisèle
En riant des rêves encor ;
Et réchauffe-les de ton zèle,
Pour les jeter au moule d'or.

Aux rayons de la pâle Hécate,
Loin de tous, poursuis le contour
D'une arabesque délicate ;
Polis ton rythme avec amour.

Forgeron, à l'œuvre ! — rallume
Ton feu ; puis souffle, sois vainqueur ;
Mais frappe fort... puisque l'enclume,
Malheureux, c'est ton propre cœur !

DÉCEMBRE

Aimez-vous par un temps de brume,

Fait pour donner à tout Paris

Un rhume ;

Quand le ciel est maussade et gris,

Et qu'auprès d'un tison qui fume,

Tout seul,

Sur vous l'ennui tend son linceul ;

Aimez-vous, sur la molle chaise
Vous étendant nonchalamment.

A l'aise,
Écouter le sourd bruissement
De la bouilloire sur la braise
Chantant,
Et le cri du grillon content ?

Pour moi, j'aime ces jours de pluie,
Où chacun, sans savoir pourquoi,
S'ennuie,
Et dans sa chambre se tient coi ;
Où les murs suintent, noirs de suie,
La mort ;
Où le froid humide nous mord.

Où l'on voudrait être sous terre

Tranquille, et pour l'éternité

Se taire ;

Où le spleen, à notre côté,

Ainsi qu'un guerrier solitaire,

Se tient,

Muet dans son morne maintien.

Où l'on rêve le suicide ;

Où la vie alors apparaît

Si vide,

Qu'en ce calme immense on voudrait

Dans son breuvage un peu d'acide ;

Un roc

Sur sa route plate et sans choc.

Dans ces jours de tristesse vague,
Comme un frêle esquif sur la mer
 Sans vague,
Ployant sous un malaise amer,
Mon âme au hasard extravague,
 Rêvant
Au pays caressé du vent.

C'est vers vous que vole mon rêve,
Pays des orangers couvrant
 La grève,
Que Mignon regrette en pleurant,
Beau pays où l'heure trop brève
 S'enfuit ;
Où l'amour parfume la nuit.

XVII

PO R T R A I T

Tes yeux sont beaux ; mes plus belles chansons
Sont faites sur eux, ô ma bien-aimée !
Ta bouche est petite, au baiser fermée ;
J'ai fait sur ta bouche, avec des frissons,

Mes meilleurs tercets, ô ma bien-aimée !
De ton sein émane un parfum vainqueur ;
J'ai fait sur ton sein, l'âme encor pâmée,
Ma plus riche stance, ô ma bien-aimée !
Si tu possédais un cœur, sur ce cœur
Je cisèlerais, ainsi qu'un camée,
Mon plus fin sonnet, ô ma bien-aimée !

(Imité d'Henri HEINE.)

XVIII

MORITURI

Le cœur d'un poète est l'arène
Où, comme des gladiateurs,
Contre le temps qui les entraîne,
Combattent les rêves menteurs.

Devant César, au cirque antique,
Chaque guerrier, chaque martyr,
D'un court blasphème, ou d'un cantique
Le saluait, près de mourir.

Quand le poète, pour maudire
Ou pour chanter, saisit son luth,
C'est son rêve qui vient lui dire :
Je vais mourir, César, salut !

XIX

LA PIPE

La pipe du rêveur est une sœur fidèle.

Elle endort ses chagrins près de l'âtre où, le soir,

Trilby sur les tisons en chantant vient s'asseoir ;

Et l'ombre lentement s'épaissit autour d'elle.

L'oubli du passé gît dans son creuset brûlant.
L'esprit sombre qu'étreint l'angoisse de la vie,
Dans l'extase engourdit son âme inassouvie ;
Et puise au blanc cratère un repos somnolent..

Montez, fumée épaisse, en bleuâtre spirale ;
Et vous, âcres parfums, jusqu'au plafond montez !
Car avec vous, fuyant les lieux désenchantés,
Je sens mon vieil amour qui de mon sein s'exhale.

Il fuit vos noirs baisers, vers affreux du désir ;
De mon corps, vil sépulcre, il sort comme Lazare ;
Et poursuit en chantant la volute bizarre,
La rieuse aux yeux bleus qu'il est près de saisir.

Autour de mon cerveau tourne, à chaque bouffée,
L'essaim vertigineux des rêves insensés.
Adieu, peine, tristesse, et désespoir passés !
Je m'enivre d'oubli dans les bras de la fée.

Durant l'éternité, perdu dans l'infini,
Libre de tout lien, je promène mon âme ;
Et je suis comme un Dieu plein de sa propre flamme
Dans un néant sans fin d'où l'amour est banni.

XX

NOCTURNE

Voici la nuit, vieille Lutèce.
Sur toi s'étend son ombre ; vois,
Elle roule, et dans sa tristesse
Bientôt étouffera ta voix.

Encore une fois recommence
Ton court sommeil plein de rumeurs.
Accroupi dans son ombre immense,
Le vieux Louvre endort ses clameurs

Allons, noire cité malsaine,
Ferme partout tes ateliers ;
Rallume le long de la Seine
Tes mille feux en escaliers.

Sans crainte, allons, en paix repose !
Repose, et dors bien cette nuit.
Éternel Sisyphe, une pause !
Ta pierre est lourde ; il est minuit.

La sueur de tes flancs qui fume,
Comme un encens monte là-bas.
Pour prier sur toi, dans la brume
Notre-Dame au ciel tend les bras.

Ton empereur sur sa colonne
Veille, sentinelle d'airain,
Sur son peuple qui tourbillonne,
Ouvrant son œil calme, serein.

Ton soldat, ta croix catholique,
La gloire et l'hymne trois fois saint,
Ton César et ta basilique,
Te gardent, debout dans ton sein.

A toi silence et quiétude.

— Ainsi se parle le passant.

Et soudain dans la solitude

Se dresse le bronze puissant.

Saisi de respect, il s'arrête,

Car il aime l'orgueil sans frein ;

Et tremblant de terreur secrète,

Il parle au guerrier souverain :

« N'est-ce pas que là, sur ton faite,

Toi qu'on révère à deux genoux,

Ton âme, à jamais satisfaite,

Pendant la nuit veille sur nous ?

« N'est-ce pas, ton ombre est contente ?

Et, tranquille, tu mets la main

Sur ta poitrine palpitante ?

Réponds, empereur surhumain. »

Mais de la colonne spirale

Sort comme un long gémississement.

On dirait un Titan qui rèle

Sous le fardeau d'un noir tourment.

— « Jusqu'aux cieux ta gloire est montée,

César au front étincelant ;

Quel nouveau vautour, Prométhée,

Fouille encore au fond de ton flanc ?

« Quel fleuron, orgueilleux sublime,
A ta couronne est oublié ?
Comme l'aigle au haut de sa cime,
On te contemple, émerveillé.

« Sables brûlants, neiges humides,
Ont crié sous ton long chemin ;
Du vieux Kremlin aux Pyramides,
Tout ploya sous ta large main.

« Il n'est pas sur l'immense terre
Un écho qui n'ait dit ton nom ;
A toi, sur ton pic solitaire,
Que manque-t-il, Napoléon ?

« Quelle étoile, si ce n'est celle
Qui t'a marqué d'un sceau fatal,
Quand, la nuit, le ciel étincelle,
Suis-tu donc, de ton piédestal? »

LA STATUE

« Sur cette terre ma mémoire
Est éternelle, je le sais ;
Elle redira mon histoire ;
Mais, pour moi, ce n'est pas assez !

« Toutes les nuits, là, sur ma tête,
O spectacle décourageant !
Des mondes dans leur paix muette
Dardent sur moi leurs yeux d'argent.

« De tout ce peuple qui palpite
D'astres sans nombre où tout se tient,
Oui, la terre est la plus petite ;
La terre seule m'appartient !

« Sujet d'éternelle souffrance !
Mon nom, planant sur l'Océan,
A la terre comme la France...
Et tout cela n'est que néant !

« Tu n'es rien, ô pauvre planète
Qui tremblas un jour sous mes pas ;
Je te méprise... Sur ma tête,
Là-haut, on ne me connaît pas !... »

Et de sa poitrine brisée
Sortit encore un long soupir :
Désespoir d'une âme écrasée
Qui n'a plus même l'avenir !

— « Souffre donc ! — les deux tours jumelles
Toutes noires d'antiquité,
Nous restent au moins ; et comme elles
A jamais survit leur beauté.

« Et là, dans leurs niches de pierres,
Tous les saints, quand revient la nuit,
Entr'ouvrant alors leurs paupières,
Le nimbe au front, veillent sans bruit.

« C'est pour nous que la cathédrale
Lève ses deux bras de granit ;
Pendant que luit sa lampe pâle,
C'est son peuple qu'elle bénit. »

NOTRE-DAME

« Peuple impie et léger, arrière !
Arrière, hommes vains et sans foi !
D'une autre implorez la prière ;
Jamais plus ne comptez sur moi.

« De prier enfin je suis lasse.
La terre ne croit plus à rien ;
Dans sa veine le sang se glace ;
Le mal sans peur heurte le bien.

« Seul, hélas ! des jours de croyances,
Vieux poëme au sens oublié,
Sur un peuple sans espérances
Survit mon portail dédaigné.

« O Christus ! on a mis en doute
Ta parole et ta sainteté ;
De tes pleurs la dernière goutte
A noyé ta divinité.

« Au loin, par-dessus moi respire
Un peuple immense d'astres d'or ;
C'est vers eux que d'en bas j'aspire,
Quand Paris à mes pieds s'endort.

« C'est vers eux que je tends, pensive,
Mes bras depuis plus de mille ans ;
Car toujours un rayon m'arrive,
Plein de foi, de leurs yeux tremblants

« Là-haut, sans doute, l'espérance
Reluit encore sous le ciel ;
Là-haut chaque humaine souffrance
Est une offrande à l'Éternel.

« Je voudrais dans un de ces mondes
M'asseoir ; et pour l'éternité
Entonner de mes voix profondes
L'hosanna du Dieu de bonté ! »

XXI

SOIR D'ÉTÉ

La fenêtre sur la nuit s'ouvre
Au fond du sombre corridor,
Une brume d'argent recouvre
Le jardin où tout bruit s'endort.

Le vieux marronnier sous la brise
Incline son panache blanc
Dans l'eau du bassin qui s'irise
D'un rayon de lune tremblant.

Le passé frissonne en mon être.
Comme pour la première fois,
Dans mon âme je sens renaître
Les anciens rêves à la fois.

Oh ! qui fera, dans ce silence,
Éclater les bruyants accords
D'un concert caché, d'où s'élançe
La voix stridente des grands cors !

Là-bas, quels archets fantastiques,
A Titania, pour son bal,
Avec ses gammes chromatiques
Chanteront l'air du carnaval !

Ce soir, quel orchestre invisible,
A minuit, sur les nénuphars,
Jouera la walse irrésistible
Pour les willis aux fronts blafards ?

De ce chêne brisant l'écorce,
Ivre d'amour, quel ægypan,
Devant Phœbé tordant son torse,
Entonnera l'hymne de Pan ?

Mais Pan est mort ! La blanche Hellade
Pleure encor ce dieu des roseaux ;
Et ce n'est que dans la ballade
Que les willis sortent des eaux.

Nul sylphe dans l'air ne respire ;
Et les lutins tournant en rond,
Seulement dans le vieux Shakespeare
Dansent aux noces d'Obéron.

— Mais le démon, à mon oreille,
Siffle, avec un rire moqueur,
L'air qui par une nuit pareille
Pour toujours a fondu mon cœur.

Et toute la nuit, dans l'allée,
J'ai vu, comme des spectres blancs,
Les vieux bonheurs en troupe ailée
Passer livides et hurlants.

XXII

PLEINE MER

Lorsque le voyageur épris des mers sauvages,
Pour aller respirer l'air des lointains rivages,
Sur son vaisseau joyeux quitte le port natal,
Il ne voit dans le ciel aucun signe fatal ;

Il ne regrette rien, ni la verte patrie,
Ni le toit familial, ni l'enfance fleurie ;
Plein d'ardeur, plein de foi dans son jeune destin,
Il baigne son front nu dans l'air vif du matin ;
Et couché sur la poupe, au bercement des ondes,
Les yeux à l'horizon, il rêve à d'autres mondes.
Le vent est frais. La voile avec grâce s'emplit ;
Aux yeux des matelots l'espérance se lit ;
Et le navire part et bondit sur la vague,
Laisant derrière lui son sillon large et vague,
Que l'Océan jaloux efface de son dos.
Le jour succède au jour. — Vers les Eldorados,
L'espoir glisse plus vite aux rives inconnues.
Bien des îles, de loin dressant leurs cimes nues,
Ont regardé passer le vaisseau confiant.
Et lui, toujours plus fier, à l'horizon fuyant,

Glisse sur les flots bleus ; et dans chaque parage,
Sans s'arrêter jamais lutte contre l'orage.
Mais voici que le vent mollit. Contre le mât
La voile tout à coup est retombée, et bat.
La mer est comme un lac. Dans un ciel sans nuage
Un soleil embrasé rayonne. Le sillage
S'efface lentement. Dans l'air, aucun oiseau.
Un craquement sinistre ébranle le vaisseau.
De la dernière lame il a senti la crête ;
Il fait un dernier bond ; tangué, roule, et s'arrête.
Chacun sent sur son front comme un voile de deuil.
Et le marin sans peur, cet homme dont l'orgueil,
Hier encor, luttait dans la noire tempête ;
Lui, dont le vent jamais n'avait courbé la tête,
Sans courage aujourd'hui, sans résignation,
Tombe soudain vaincu par cette inaction.

Les jours avec lenteur passent. Le flot tranquille
Sous les rayons de feu comme un miroir scintille,
Et pour l'éternité semble dormir au loin.
L'équipage attristé, s'évitant avec soin,
Erre lugubrement, et soupire après l'ombre.
Enfin, morne, épuisé, dans un désespoir sombre,
Sur le plancher brûlant il se couche et s'endort.
Soudain, un flocon blanc brille à l'horizon d'or :
C'est la brise ; et son souffle a fait gonfler la voile.
Déjà la vague écume au loin ; la blanche étoile
Grandit. Tout se réveille ; et le vent raffraichit
Les fronts ardents. Le flot s'enfle ; le mât fléchit ;
Et le vaisseau reprend sa course interrompue
Vers l'horizon lointain et la terre inconnue.

Ainsi, quand le penseur, ou poète ou savant,
Portant dans son cerveau tout un monde vivant
De rêves adorés, ou de grandes idées,
Dans les sphères d'azur de lumière inondées,
A travers les clameurs de la foule, à travers
La nature chantant dans le large univers,
Poursuit l'étoile d'or qui guide sa pensée ;
Longtemps il lutte, sans que son âme lassée
Se refuse à chercher l'éternelle beauté.
En vain, au fond du puits, la blanche Vérité
Se dérobe à ses yeux ; en vain, sur son passage,
L'insulte vocifère et le mord : son visage
Reste calme ; il sourit à l'envie ; et les yeux
Fixés sur l'orbe immense et splendide des cieux,
Vers son but radieux, vers sa ferme croyance,
Il marche dans sa force et dans son espérance.

Mais voilà qu'il s'arrête ; et son œil s'obscurcit.
La nuit autour de lui se fait, et s'épaissit.
Il hésite. Il est seul ; et le doute en son âme
Descend. Pour le guider ne brille aucune flamme.
Le vertige le prend. Pâle, désespéré,
Par l'horreur du néant il se sent attiré.
Il va tomber.— Mais non ; plus grand, plus noble encore,
Il s'éveille aux rayons d'une nouvelle aurore ;
Et voyant resplendir l'azur calme du ciel,
Il se lève, et reprend son pourchas éternel.

XXIII

AIR FAUX

Sous la fenêtre, les dimanches,
Au Marais, ce banc de rentiers,
Sur leurs bras retroussant leurs manches,
Dans la cour bâillent les portiers.

Dans un bassin couvert de mousse,
La fontaine pleure ; un moineau
Sur la pierre, où son bec s'émousse,
Gravement tente une pleine eau.

Errant d'ornières en ornières,
Parfois miaule un chat lascif ;
Au caquet des cuisinières,
Un perroquet reste pensif.

A l'odeur d'une soupe infecte
Se mêlent des parfums d'ennui ;
Et le ciel en tout temps affecte
Un air de torpeur inoui.

Cependant de sa voix aigrie,
Devant trois chiens dilettanti,
Un vieil orgue de Barbarie
Râle un air de Donizetti.

Les notes montent asthmatiques
De son coffre désespéré,
Qui tremble aux accords frénétiques
D'un tambour de basque effaré.

Dans ce motif que de tristesse !
Que d'éloquence dans ce chant !
Lorsque, faussant toute justesse,
Le son s'égare en trébuchant.

Quand un sol criard, impossible,
Au rire insultant d'un voyou,
Prolonge sa plainte extensible,
Pour laisser ramasser un sou.

Quand l'ut, enfin las, se refuse
A courir l'andante plaintif ;
Cu quand la phrase trop diffuse
Va se perdre en soupir furtif.

O vieil orgue ! ainsi moi je t'aime.
Dans chaque gamme et chaque son,
Le passé chante son vieux thème,
Et mon cœur vibre à l'unisson.

Chante, vieil orgue ! Une voix aigre
Hurle en moi, fausse pour toujours.
Des beaux jours c'est le spectre maigre,
Qui raille en pleurant mes amours.

XXIV

A UN POÈTE MÉDIOCRE

Quelle fureur te prend, misérable rimeur,
D'aligner vers à vers ta pensée inutile ?
Qu'importe ton caprice, ou ta mauvaise humeur ?
Le monde te bafoue. — Au bruit de ton dactyle,

Haussant sa large épaule, et tordant son sourci,
Le passant sérieux, l'homme grave, et qui compte,
Se sauve et prend pitié du fou dont le souci
Est la rime d'un vers ou l'intrigue d'un conte.

Pour qui donc chantes-tu, vil poète ? aimes-tu
Toi-même assez tes chants et tes rêves stupides,
Pour les relire encor quand ton cerveau s'est tu ?
Non. Toi-même, en grinçant, au jour tu te lapides.
Tu te mets à douter de tout, de ton talent,
De tes dieux, de ton cœur, de ton amour peut-être.
Pour étreindre le beau tu bats ton propre flanc ;
Mais en vain.— O poète ! es-tu certain de l'être ?

Ah ! qui te guérira de ce mal ridicule ?
Dégouté de toi-même, indifférent à tout,
Épris d'un songe vain qui sans cesse recule
L'angoisse, ce cancer rongeur, te suit partout.
Malheureux ! un vertige implacable t'entraîne.
Mais sous le rire épais du vulgaire éternel,
Lorsque tu tomberas tout sanglant dans l'arène,
Ce sera sur le dos, la face vers le ciel.

MANDOLINE

Madame, aimez-vous les contes d'amour ?

Moi, je hais l'amour ; c'est une folie !

— Chantez-moi, dit-elle, ô beau troubadour,

Une chanson vieille et pourtant jolie.

Au vieux donjon sonne minuit.
C'est l'heure où tout dort sur la terre.
La châtelaine, dans la nuit,
Rêve à son balcon solitaire.

— « De moi, mon époux n'a souci ;
Hélas ! que fait-il à cette heure ?
Tout le jour je suis seule ici. »
Elle dit, et soupire, et pleure.

Madame, aimez-vous ce conte d'amour ?
Moi, je fais l'amour ; l'amour est folie !
— Poursuivez, dit-elle, ô beau troubadour ;
Cette chanson vieille est pourtant jolie.

Elle dit, et pleure, et soudain
Frémit d'une terreur secrète.
D'un cheval le galop lointain
S'approche. A ses pieds il s'arrête.

Elle voit un noir cavalier.
Pleine d'une angoisse mortelle,
Vite, elle descend l'escalier....
— « Ce n'est pas mon mari ! dit-elle. »

Madame, aimez-vous les contes d'amour ?
Vouloir fuir l'amour, n'est-ce pas folie ?
— Poursuis, si tu veux, ô beau troubadour ;
Pourtant je suis jeune, et pourtant jolie.

— « Ce n'est pas ton époux ; c'est moi !
Moi, qu'autrefois, femme oublieuse,
Ton cœur aimait. J'avais ta foi.
Tu m'embrassais toute joyeuse.

« Pour te chercher je suis venu ;
Si tu me suis, je te pardonne.
C'est le jour, le jour convenu.
Tu ne dis rien ; tout m'abandonne ! »

Madame, aimez-vous ce conte d'amour ?

Si je vous aimais, ce serait folie !

— Pourquoi donc ? je vauz, je crois, sans détour,
Mieux qu'une chanson, fût-elle jolie.

— « Tu ne dis rien ! » — « Ah ! s'il rentrait...

De crainte mon âme est frappée. »

— « Toujours muet il resterait ;

Car j'ai pris sur moi mon épée. »

— « Non. Ce serait un crime affreux. »

— « Ah ! tu ne m'aimes plus, perfide !

Eh bien vois ! j'expire à tes yeux ;

En avant, mon cheval rapide ! »

Vous n'aimez donc pas les contes d'amour ?

De vous regarder j'ai fait la folie !

— Veux-tu, dit la dame, ô beau troubadour,

Être aimé de moi ? Vois, je suis jolie.

En avant ! et toute la nuit
Le cheval passe comme une ombre
Que toujours un démon poursuit,
Par les prés, par la forêt sombre.

Le lendemain, pâle d'effroi,
Sous sa fenêtre, l'infidèle
Vit son cadavre roide et froid,
Le cavalier mort sur la selle.

Ah ! l'amour vaut mieux qu'un conte d'amour.
Moi, je vous adore ; hélas ! c'est folie !
— Aime-moi, dit-elle, ô beau troubadour ;
Infidèle ou non, suis-je moins jolie ?

XXVI

AU FOND DE L'ONDE

Narcisse, un jour penché sur la claire fontaine,
Se vit, et de plaisir sourit en rougissant ;
Il s'admirait, pensif, retenant son haleine :
Il mourut consumé d'un désir impuissant.

Enfant aux blonds cheveux, au regard caressant,
N'allez pas dans les bois, sous l'ombrage d'un chêne,
Dans le cristal des eaux sous le vent frémissant,
Mirer votre beau front orné de marjolaine.

Car cette onde si pure où rit la volupté
Réfléchira soudain votre blanche beauté,
Et mon bonheur fuira sous ce fatal caprice.

En vous voyant si belle au fond du bleu bassin,
Un désir insensé troublera votre sein ;
Et vous mourrez du feu qui consuma Narcisse.

XXVII

PANDORE

L'enfant gâté des dieux, la fille de Vulcain,
La femme aux longs cheveux qu'un divin rayon dore,
Parut, dit-on, un jour, une boîte à la main ;
Et l'homme, prosterné, pleura devant Pandore.

Il adorait, tremblant, cette immortelle aurore.
Tous les maux à la fois sur lui pleuvaient en vain ;
Qu'importe ? l'espérance au fond restait encore,
Et le bonheur perdu pouvait briller demain !

Plus belle que Pandore aux yeux pleins d'innocence,
Plus d'amour et de maux s'attachent à vos pas ;
Et malheur à celui dont l'amour vous encense !

Car pour lui rien ne reste après tant de souffrance ;
Le dernier don, pour lui, vous ne le gardez pas ;
Tout s'envole aussitôt, tout, jusqu'à l'espérance !

XXVIII

SALMACIS

Dans la source d'eau vive où dormait Salmacis,
L'enfant qu'elle adorait, le blond Hermaphrodite,
Trem pant son beau pied nu, sur le gazon assis,
Éc outait sa chanson par les échos redite.

La nymphe, à ce doux chant qui la berce et l'agite,
S'éveille, au fond l'entraîne ; et leurs corps indécis
Se fondent en un seul ; et son sein blanc palpite
Sur ce corps de jeune homme aux contours adoucis.

Dans le fleuve enchanté qu'on nomme Poésie,
Ainsi, quand par la main la Muse vous conduit,
Dans un charme inconnu se fond l'âme saisie.

Dans son cœur, comme un chant d'amour pendant la nuit,
Le poète surpris sent palpiter la femme ;
Et pourtant son front mâle est baignée d'une flamme.

XXIX

LE COR

Connaissez-vous rien de plus triste
Que le son du cor dans les bois ?
Quand le cerf, forcé dans sa piste,
Dans les halliers fuit aux abois.

Déjà la nuit couvre la plaine.
Les grands chênes dans la forêt
S'effacent ; et, perdant haleine,
La chasse passe et disparaît.

La meute hurle ; les clairières
S'emplissent de hourras vainqueurs ;
Les chevaux, sautant les barrières,
Hennissent aux cris des piqueurs.

Dans les profondeurs du bois sombre
La victime expire en pleurant.
Cependant l'hallali, dans l'ombre,
Jette sa note au son navrant.

On dirait ce grand cor d'ivoire
Qu'à Roncevaux sonnait Roland ;
L'appel qu'au bord de la nuit noire
Poussait son âme en s'exhalant ;

Ou qu'aux lèvres de Don Ruy sonne
Le cor de cuivre d'Hernani,
Qui près de Dona Sol frissonne,
Et tout bas dit : Tout est fini !

Le cor sonne ! Roland expire ;
Le cor sonne ! Gomes attend ;
Le preux est perdu pour l'empire ;
Dans son bal Hernani l'entend.

Écoutez ! c'est quelqu'un qui râle ;

Écoutez ! quelqu'un va mourir.

Dans l'air une voix sépulcrale...

Puis le calme, où tout va dormir !

— Oh ! c'est lui, mon amour, qui tombe

Sous mes désirs hurlant encor ;

Mon triste amour, près de sa tombe,

Qui dans mon cœur sonne du cor.

XXX

LE FOND DU VERRE

L'amour est un mensonge.

Nargue du faux rêveur

Qui songe

En face d'un buveur !

Nargue de la folie
D'un cœur du vague épris !
 La lie
Est pour lui s'il n'est gris.

Nargue du fou stupide
Qui toujours se souvient !
 Rapide,
Pour nous, l'oubli survient.

Tout est vain sur la terre.
Qui veut, dans sa douleur,
 Se taire,
Mérite son malheur.

L'homme fort se maîtrise ;

Et, s'il est méprisé,

Méprise

Son espoir insensé.

Il rit de son calvaire.

Pour son rêve malsain

Son verre

A l'oubli dans son sein.

Il boit ; son cœur se noie ;

Et le monde, en croulant,

Tournoie

Sur son front chancelant.

Il boit, — et son mal passe ;
Et l'univers reluit ;
L'espace
Et le ciel sont à lui.

LE CHANT DE SARDANAPALE

Autour de mon bûcher, viens, presse-toi, Ninive !

Écoute mes adieux, et regarde attentive.

Au bord de l'occident s'arrête le soleil.

Qu'importe, si demain tu dois gémir captive ?

Viens ! ton roi magnifique, à cet astre pareil,

Une dernière fois te convie à sa fête.

Peuple vaincu, lève la tête !

Encore un chant ce soir pour bercer ton sommeil.

CHOEUR DE FEMMES.

Adieu les voluptés de nos nuits enchantées !

Adieu les brûlantes amours !

Dans un noir tourbillon de fumée emportées

Adieu, vous fuyez pour toujours.

A toi, peuple rampant, ta vile et lâche vie ;

Moi, j'affranchis moi-même une âme inassouvie,

Qui jamais d'aucun frein ne connaîtra la loi ;

Vers les dieux inconnus, à la honte ravie,

Elle monte ; le ciel s'écroule autour de moi.

A toi, sale troupeau, ton cœur où rien ne vibre !

Peuple, moi, je veux mourir libre !

Dans ma force et ma gloire, et dans l'or, comme un roi.

LE CHOEUR.

Les cheveux ceints de fleurs, et les mains enlacées,
En chantant buvons à la mort !

Le feu brille. Partons dans la flamme embrassées,
Sans peur, sans regret, sans remord.

La mort, c'est le réveil, car la vie est un songe.
Ardentes voluptés, votre soif qui me ronge
S'abreuvera bientôt dans un fleuve nouveau.
Au delà de la terre, au delà du mensonge,
Cherchons un horizon et plus large et plus beau.
Puisque de mes plaisirs la coupe était infâme,
Peuple, je la brise, et mon âme
Prend pour la ciseler la pierre du tombeau.

LE CHOEUR.

Que jusqu'au ciel en chœur s'élève notre orgie.

La fumée épaisse, et sans bruit,

Fera bientôt frémir sous leur voûte rougie

Les dieux réveillés dans leur nuit.

Adore à deux genoux tes idoles de pierre ;

Adresse-leur tout haut ta stupide prière.

Je méprise ces dieux ; et je garde le mien,

Dont le courroux jamais n'alluma la paupière.

Pour lui, l'homme qui rit est celui qui fait bien ;

Car vivre, c'est jouir. Et plein de confiance,

Peuple, je vois la jouissance

Dans ce ciel où je vais, libre de tout lien.

LE CHOEUR.

Que c'est beau, l'incendie, au sein de la nuit sombre,
 Au bord des mers, sur un rocher !
Comme l'aurore au loin la flamme chasse l'ombre,
 Et dévore un vivant bûcher.

Chantez encor, chantez toujours, ô mes esclaves !
Devant leur lâcheté sachons mourir en braves.
Au milieu de la flamme éteignons-nous encor.
Que notre âme, brisant ses dernières entraves,
Dans un dernier baiser, avec ces langues d'or,
Aille frapper le front étonné des étoiles !
 Peuple, la nuit étend ses voiles ;
Mais plus noir est ton cœur où la honte s'endort.

LE CHOEUR.

O ciel, entr'ouvre-toi dans ta beauté suprême.

A nous encore un paradis

Où l'on danse et l'on rie, où l'on chante et l'on aime :

Rien n'éblouit nos yeux hardis.

Ninive, avec ton roi pleure ta gloire morte.

Les chevaux d'Arbacès hennissent à ta porte ;

Et sous l'occident rouge est tombé le soleil.

Demain, tu gémiras captive ; mais qu'importe ?

Moi, ton roi magnifique, à cet astre pareil,

Je te donne en mourant ma plus splendide fête.

Peuple vaincu, baisse la tête !

Tu n'auras plus de chant pour bercer ton sommeil.

XXXII

HELLANA

A MON AMI E. BELLIER.

I.

Croyez-vous à l'amour ? croyez-vous à Venise ?

Je ne sais si l'amour a jamais existé ;

Mais, à coup sûr, ce n'est plus lui qu'on divinise ;

Et Venise a perdu sa gloire et sa beauté.

Mais toujours, à travers sa tristesse muette,
Le pèlerin revoit la splendeur des beaux jours ;
A l'ombre de Saint-Marc, toujours quelque poète
Se surprend à rêver à d'ardentes amours,

Dût-il subir après sa propre raillerie.

— Or, l'un d'eux m'a conté l'histoire que voici.

Tu feras comme moi, lecteur, je le parie ;

J'y croyais à Venise, et j'en ris bien ici.

Le soleil avait fui. — La molle Adriatique
S'apaisait. — Par moment, sous le baiser du vent,
Une lame courait, comme un frisson pudique
Sur un corps nu de vierge endormie et rêvant.

Venise illuminait dans la brume et dans l'onde
Ses noirs palais de marbre et ses dômes d'azur,
Comme une courtisane autrefois belle et blonde,
Qui cherche en son miroir son ovale si pur.

Nul ne reconnaîtrait, sous cette peau livide,
La maîtresse qu'aimaient Véronèse et Titien ;
Et qui là, vieille et triste, en son alcôve vide,
Rêve au sort glorieux qui fut jadis le sien.

Souviens-toi ! — L'Allemand, ivre de sa victoire,
Brusquement sur ta bouche étouffa les accords
De la fête éternelle où chantait ton histoire,
Et se vautre sanglant, reine, sur ton beau corps.

Souviens-toi ! souviens-toi ! blanche perle marine,
Sous le baiser impur qui corrompt ta beauté.
Le talon sur ton front, les mains sur ta poitrine,
Vienne aime tes sanglots où se meurt ta fierté.

Sous l'étreinte de l'hydre, hélas ! comme Andromède,
Vierge et nue, enchaînée aux bords bruyants des mers,
Tu ne vois pas Persée accourir à ton aide ;
Et l'Océan emporte au loin tes pleurs amers.

— Non loin du Rialto, les fenêtres rougies,
Se dressait un palais plein de cris, où la nuit
De jeunes débauchés s'attablaient aux orgies ;
Les uns pour y jouer, les autres par ennui ;

D'autres pour oublier près d'une courtisane
Le spectre inassouvi d'un rêve sans retour,
Et chercher sur un corps de Corrége ou d'Albane,
A force de plaisir, à tuer leur amour.

Ceux qui veulent ainsi sur des lèvres vendues,
Avec l'oubli du cœur, boire l'oubli du beau,
Terrassant le remords des régions perdues,
Scellent-ils donc sur lui la pierre du tombeau ?

Et ne sentent-ils plus rien en eux qui tressaille,
Et saigne, réveillé par un lugubre appel,
Comme un blessé, la nuit, sur un champ de bataille,
Comme un poète au sein s'enfonçant un scalpel ?

— Françoise dit à Dante, en penchant son front blême :
 « Un cœur noble à l'amour en vain résisterait,
 Car l'amour nous contraint d'aimer, quand on nous aime. »
 Ah ! ce mot est trop beau, chère ombre ! — il n'est pas vrai !

Plus d'un cœur noble est sourd quand l'amour vrai l'appelle,
 Qui s'attendrit soudain pour quelque faux serment ;
 Sur plus d'un front aimé le mot « jamais » s'épelle ;
 Plus d'un rire répond aux larmes d'un amant.

Pourquoi ? — qui le saura ? Que le vaincu guérisse !
 Le poète a l'amour, la femme a la beauté.
 La femme veut du sang dont son fard s'enchérisse ;
 L'autre enfonce à jamais le trait dans son côté.

Elle triomphe et rit; il se souvient et pleure.
 Contemplateur d'abîme au vertige fatal,
 A qui s'en prendrait-il de l'espoir qui le leurre?
 Qu'il souffre! c'est sa faute. — Il inventa son mal.

Oh! le choc éternel! — deux éclairs; une cible.
 Deux yeux; un cœur qui bat sans revanche à son tour.
 Un rayon qui transperce; une plaie invisible!...
 La femme a la beauté, le poète a l'amour.

C'est peut-être cela qu'aux chansons des bacchantes,
 Ginério noyait dans ce bouge brillant.
 Ce soir, près d'une femme aux lèvres provoquantes,
 Le cœur plein de rancune, il disait en riant :

« Non ! pas de chant d'amour. Quelle âme misérable
Croit encore à ce mal, et n'a franchi d'un bond,
Sans s'y mouiller les pieds, cette source exécration ?
Non ! pas de chant d'amour, ma charmante ; à quoi bon ?

« Chantons le gai plaisir que chaque jour varie.
L'ivresse n'a qu'une heure et le plaisir qu'un temps ;
Que dans le pur cristal le vin pourpre sourie !
Ton nom est volupté ; je m'appelle vingt ans !

« Nargue des noirs soucis qui nous font le front pâle !
S'il en est parmi nous de ces fades rêveurs ;
Puisque l'or est pour eux plus terne que l'opale ;
Puisque tous nos plaisirs sont pour eux sans saveur ;

« Puisqu'ils ne savent pas embrasser une femme
Sans se faire son ombre et suivre tous ses pas,
Que loin de nous du moins se consume leur âme,
Damnés chassés du ciel dont l'enfer ne veut pas !

« Si l'angoisse d'aimer sans retour les dévore ;
Si leur cœur se complait dans le vague infécond ;
Si toujours, dans leur sein, veille et les brûle encore
Le souvenir d'un rêve et d'un regard profond ;

« Si l'impuissant désir d'une douleur muette
Ne veut pas oublier ; ridicules martyrs
Qu'on méprise en chassant, les lâches ! qu'on les jette
A la porte ! — Et buvons à de nouveaux plaisirs ! »

— Certes, le mal sur nous a d'étranges puissances.
Comme à l'abîme plein d'épouvante et d'échos,
Le chimérique appât des âcres jouissances
Nous attire vers lui, tous les jours, sans repos.

Mais il est entre tous un puits plein de vertige
Où l'âme, en y plongeant, chancelle de stupeur.
C'est l'œil clair et sans fond, sous qui le sang se fige,
L'œil de la courtisane, où nage une vapeur ;

L'œil vitreux, parsemé d'étoiles magnétiques,
Que sur Ginério dardait la Francesca,
Tandis que sous ses doigts, en flots aromatiques,
Ses cheveux ondulaient sur un front délicat.

Quand tu tournes vers nous la clarté chatoyante
De ta large prunelle aux reflets verts ou bleus,
Dans ton regard errant, une énigme effrayante
Est cachée, ô Sirène aux contours onduleux.

Surmontant le dégoût des baisers plein de baves,
Circé qui te repais des hontes du vieillard,
Et changes dans tes nuits les gloires en épaves,
Quelle angoisse, réponds, nous dérobe ton fard ?

Dans ta sérénité, rempart inattaquable,
L'ennui plane-t-il seul sur ton front nonchalant ?
Toujours inassouvie, et toujours implacable,
Est-ce la soif de l'or qui te ronge le flanc ?

Peut-être, un de ces soirs, aux senteurs souveraines,
Où comme un flot d'encens les paradis perdus,
Refluant du passé dans leurs candeurs sereines,
Nous font sentir l'horreur des gouffres descendus ;

Peut-être as-tu maudit l'amour, qui t'a trompée ;
Et que, croyant noyer la rancune et le fiel,
Tu te venges sur tous, dans ta froideur drapée,
Des pleurs désespérés que méprisa le ciel.

Vide ou non, ce regard, à la terrible geôle
De tes bras conduit ceux qu'a choisis ton orgueil ;
Et dès que tu souris, l'enfer, qui les enjôle,
Dore les profondeurs sinistres de ton œil.

— Francesca s'approcha de la croisée ouverte,
Comme pour rafraîchir son front dans l'air du soir,
Et regarda longtemps sur la berge déserte.
Satisfaite, sans doute, elle revint s'asseoir.

Or, dans l'ombre, au dehors, comme une sentinelle,
Une femme veillait, debout contre un poteau.
La fièvre de l'attente allumait sa prunelle,
Et crispait par moments ses mains sous son manteau.

L'époux qu'elle a quitté, dédaignant le mensonge,
S'il la voyait ainsi pleurant par son amant
Serait assez vengé. — L'heure coule... elle songe
Qu'ici-bas le parjure est frère du serment.

— La porte s'ouvre. — Au bras d'un jeune homme penchée,
Sur le seuil qui s'éclaire, une femme paraît.

Ils viennent. — Elle écoute immobile et cachée ;

— La femme a prononcé son nom d'un air distrait.

— « Hellane ? reprend l'autre, — un parfum qui se fane !

Vive ce soir celui qui nage autour de toi,

Et me convie aux bords de ta lèvre profane !

Le souvenir d'Hellane est ce soir mort en moi ! »

— Ils sont passés. — Leur pas s'éteint dans les ruelles,

Et meurt. — Hellane alors, se réveillant soudain,

Dans la nuit et l'enfer des angoisses cruelles

S'enfonça, comme un ange exilé de l'Éden.

II

O divins imposteurs ! ô poètes sublimes !
Que n'avez-vous gardé ces mensonges charmants
Qui font battre les cœurs sur le bord des abîmes,
Et remplissent les nuits de longs gémissements !

Que n'êtes-vous restés, comme l'aigle en son aire,
Superbes et muets, sur vos sommets déserts ;
Et dédaigneux du monde, aux lueurs du tonnerre,
Plongeant vos yeux ardents dans les cieux entr'ouverts !

Il fallait pour vous seuls, sans délier leur trame,
Jouir des visions que seuls vous compreniez,
Et qu'un jour, leur soufflant la vie avec votre âme,
Aux aveugles mortels tout joyeux vous donniez.

Non, vous n'auriez pas dû, prophètes d'un autre âge,
Du haut de votre ciel leur tendre les deux mains ;
Et, leur montrant l'aurore au merveilleux mirage,
Pour vous suivre, appeler la tourbe des humains.

En vous lisant, hélas ! oh ! combien de victimes,
Pour avoir vu le beau, perdirent le bonheur !
Sous les pleurs corrosifs des vœux illégitimes,
Combien, tout dévorés par l'idéal rongeur,

Pour s'aveugler les yeux aux clartés éternelles,
Vers vos Eldorados impuissants sont partis !
Dans ce vol radieux, loin des sphères charnelles,
Pour être vos aiglons ils étaient trop petits.

Le premier vent, ainsi qu'une main qui soufflète,
Emporta pour toujours leurs ailes d'un moment ;
Et, dans la nuit lugubre où rien ne se reflète,
Ils tombèrent, crispés par un ricanement.

La fange les reprit. Et, tout blêmes de honte,
Orgueilleux Phaétons ! Icares insensés !
Trouvant pour cette chute une vengeance promptte,
Ces voleurs maladroits loin du ciel dispersés,

Tordent leurs bras chargés de lianes affreuses,
 Pour insulter d'en bas chaque front inspiré.
 Et quand ils sont repus de leurs voluptés creuses,
 Ils jettent au néant ce cri désespéré :

« L'amour ! où le trouver sur cette vieille terre ?
 Où peut-on le saisir, vous qui parlez de lui ?
 Son flambeau s'est éteint sous un vent délétère ;
 Ou plutôt, n'est-ce pas qu'il n'a jamais relui ?

« Werther, tu n'es qu'un nom ! Toi, blanche Béatrice,
 Alighiéri jamais n'a vu ton front divin ;
 Et c'est en accordant sa lyre créatrice
 Que Pétrarque a trouvé le nom de Laure. — En vain

« Nous cherchons Marguerite, ou Mignon, qui soupire
Après le beau pays où le citron mûrit ;
Juliette n'était sans doute, pour Shakespeare,
Qu'un caprice railleur, et dont lui-même a ri.

« Quand Raphaël rêveur esquissa sur sa toile
Ses vierges au front pur que sa main devina,
Pour les éterniser, ce n'était pas ton voile
Qu'il souleva toujours, belle Fornarina !

« C'est pour ces visions, Elvire, Anna, Zerline,
Que Don Juan vous méprise, et qu'il demande encor
Du sein de quelle mer, sous le ciel qui s'incline,
Doit surgir Aphrodite au milieu des flots d'or ! »

« Chaque siècle, à son tour, vous jette ce blasphème :
Vous nous avez menti, songeurs ! Pour nos douleurs,
Pour tous nos maux soufferts, sur vous tous anathème !
Jouissons ! — Le plaisir ne coûte pas de pleurs ! »

Le lendemain, le front dans sa main qui le froisse,
Hellane, à son balcon songeait, les yeux mouillés
De pleurs. Et dans son âme, où se creuse l'angoisse,
Montait l'amer reflux des bonheurs écoulés.

C'était un de ces soirs où l'extase circule ;
Où, le cœur plein, là-bas, vers l'horizon plus clair,
On voudrait s'envoler ; et dans le crépuscule
Suivre le bleu zéphyr qui frissonne dans l'air ;

Où l'on sent qu'à son âme il manque quelque chose ;
Où, comme dans un rêve, émerveillé témoin,
Dans l'or pâle du soir qui lentement dépose
Sa poudre miroitante, on voit passer au loin

Un groupe aérien de vierges demi-nues ,
Qui glissent sur la nue au flamboyant pourtour,
Et meurent, en chantant des hymnes inconnues ;
Un de ces soirs d'avril où tout parle d'amour ;

Où l'on voudrait pleurer sur le sein d'une femme,
En lui montrant son cœur ivre de son printemps ;
Où pour un baiser d'elle on donnerait son âme...
Quand on croit à l'amour et qu'on n'a pas vingt ans !

Un de ces soirs divins dont parfume l'haleine ;
Ces soirs où l'on entend, jeux de l'écho railleur,
Comme un vol de baisers tournoyant dans la plaine...
Quand on n'a pas vingt ans et qu'on croit au bonheur;

Où la nature en fleur, comme un second baptême,
A la vierge tremblante et pâle, à son balcon,
Révèle son mystère, et lui dit : Quelqu'un t'aime !
Et berce son sommeil en rêves d'or fécond.

« Comme les cieus sont purs sous leurs voûtes profondes,
Dit Hellane. — Mon Dieu, c'est une belle nuit !
Comme brillent là-bas tous ces milliers de mondes !
Comme sous l'horizon, tour à tour, chacun fuit !

« Ah ! qu'allez-vous chercher, sphères mystérieuses
Depuis l'éternité roulant sous le ciel noir ?
Dans cette nuit sans fin vous glissez sérieuses.
Versez-vous dans nos cœurs l'épouvante ou l'espoir ?

« Jamais rien n'affaiblit cette fièvre secrète
Qui vers votre soleil, à travers l'infini,
Vous entraîne ! Jamais votre essor ne s'arrête !
Laissez tomber au moins sur mon front rajeuni,

« Globes qui nourrissez l'éternelle espérance,
Un peu de la lueur du rayon que Dieu mit
Dans vos yeux ; et, berçant dans mon sein la souffrance,
Brillez dans mon chemin comme un cortège ami.

« Par l'espace profond, oh ! laissez-moi vous suivre !
Avec vous je courrai vers le divin amant.
Alors, nature, alors il serait beau de vivre !
Et loin derrière nous fuira le firmament.

« Mais vous n'écoutez pas. — Là-bas, blanches étoiles,
Vous plongez tour à tour dans la mer. — Et demain,
Comme aujourd'hui, des cieux vous percerez les voiles.
Pour voir si l'astre aimé s'arrête en son chemin.

« Et toi, Lune, débris d'un vieux monde, qui râles
Depuis que l'homme est né ; qui, comme un criminel,
Toujours inconsolée, accomplis tes spirales,
Et vas marquée au front d'un stigmaté éternel ;

« Qui te soutient ainsi, Lune, dans ta détresse ?
Va donc, orbe muet ! Dans son berceau mouvant,
La vaste mer t'attend. Sur son sein qui s'opresse,
La vague, en t'endormant sous le souffle du vent,

« Va te chanter encor sa chanson monotone
Et de songes heureux peuplera ton sommeil.
Va ! — Tout dort sur la terre ; aucun flot ne moutonne,
Tout revivra demain sous un rayon vermeil. »

— L'immortelle nature, en sa béatitude,
Se complait et s'admire, et rit de nos douleurs,
Sans cesse, elle renaît de sa décrépitude.
Mais dans les cœurs flétris ne germent plus de fleurs.

O femme ! laisse là ton espoir impossible.
Vingt fois déjà tes mains ont roulé vainement
La pierre de Sisyphe au pic inaccessible.
Résigne-toi. Rejette enfin ton long tourment.

Sous la réalité, courbant ton front rebelle,
Cherche aux pas du vulgaire à mesurer tes pas.
Ton rêve brille en vain d'une forme plus belle,
Tes mains, tu le sais bien, ne le toucheront pas.

— Lorsque le naufragé, sombrant dans la tempête,
S'est vu roulé cent fois sous la vague en fureur ;
Quand la vague, cent fois, a passé sur sa tête
En le pétrifiant d'une sublime horreur ;

Quand il a tout un jour, effaré de démence,
Lutté contre le sort à sa perte acharné,
Les yeux toujours fixés à l'horizon immense
Où son vaisseau fuyait par les vents entraînés ;

Quand enfin il a vu succomber son courage
Et ses membres raidis refuser leur secours ;
Et qu'il courbe la tête avec des pleurs de rage,
En voyant que la voile au loin fuit pour toujours ;

Tout est fini pour lui ; le flot l'étreint, il coule..
Et, comme un rêve, il voit, chantant devant sa mort,
Tous les bonheurs passés qui surgissent en foule ;
Et cependant son bras fait un dernier effort.

Il râle ; et cependant la lame meurtrière
Étouffe sur sa bouche un inutile appel ;
Et cependant ses yeux, folle et vaine prière,
Une dernière fois se lèvent vers le ciel.

— Ainsi faisait Hellane, en sa douleur plongée.
Dans l'ombre, son œil noir, qui plein d'amour reluit,
S'enfonce impatient. — Doucement dirigée,
Une gondole au loin s'ébauche dans la nuit.

Un chant monte, rasant les humides mesures.
(Avec un air aimé, dans les cœurs assombris,
Tout un passé s'abat aux premières mesures,
Comme un vol de ramiers sur quelques vieux débris.)

Puisque le bonheur nous prend sur son aile,

Suivons-le, partons !

Puisqu'il nous promet la joie éternelle,

Aimons et chantons !

Qu'il pleure, celui qui n'a pas sur terre

Su se faire aimer.

Laissons-le, ma belle, errer solitaire,

Et se consumer.

Mais nous les heureux, aux vertes contrées

Un Dieu nous conduit.

L'hippogriffe emporte aux sphères dorées

Mon âme aujourd'hui !

Hellane en souriant lui tendit sa main frêle :

« C'est-toi, Ginério ? Pourquoi viens-tu si tard ? »

Comme pour l'apaiser, il se penchait sur elle.

Une étrange lueur brilla dans son regard.

Mais la nuit était noire, et l'homme était sans crainte.

Dans le vent, caressant leurs fronts d'un souffle frais,

Le bruit de leur baiser mourut comme une plainte,

— La table était servie, et le boudoir auprès.

— Et maintenant, ô nuit, sois discrète. — La brise,
Comme une mère assise au berceau d'un enfant,
Sur les lagunes, dont le sein poli s'irise,
Endort la volupté que ton ombre défend.!

Passes en rêvant tout bas ; passes, nuit enchantée !
Ouvre tes bras d'ébène à qui cherche l'oubli ;
Mais jusqu'à l'aube pâle où l'étoile argentée
Paraît, douce aux amants, cache-les sous un pli.

Recueille leurs soupirs pour ta sainte harmonie,
Et compte en souriant, aux lèvres de carmin
Les baisers parfumés d'une longue insomnie.
Pour les porter à Dieu, tu t'enfuiras demain.

IV

Où vas-tu donc ainsi, gondole noire et lente,
Dans la brume laissant s'effacer les îlots ?
Aux bercements sans fin de la houle indolente,
Qui portes-tu si tard, ou si tôt, sur les flots ?

Sans doute leur amour est calme comme l'onde.
S'il en est ainsi, barque emportant tour à tour
Des chants et des baisers, va, sur la mer profonde
Nage comme un beau cygne en attendant le jour !

— « N'est-ce pas que des nuits la robe diaphane,
Aux rayons de la lune et sur les flots rêvants,
S'emplit de voluptés et d'amour, mon Hellane?
N'est-ce pas, Hellana, que l'haleine des vents,

En baisant sur ton front ta noire chevelure,
Murmure en frémissant des mots mystérieux,
Et jusqu'au fond du cœur verse une ivresse pure
Qui fait palpiter l'âme où descendent les cieux?

N'entends-tu pas dans l'air d'étranges harmonies?
Elles passent sur nous et montent vers le ciel.
Ce sont, blanche Hellana, les grâces infinies
Que les amants, la nuit, rendent à l'Éterne¹.

A ce concert divin, mêlons-nous, ô mon âme !
Tes yeux sont pleins d'éclairs étranges et vainqueurs ;
Laissons souffler le vent, et reposer la rame ;
Aimons-nous ! qu'un baiser réunisse nos cœurs ! »

— Les étoiles dans l'eau secouaient leurs crinières ;
Et paresseusement la barque vascillait.
Ginério pensait aux amours printanières ;
Hellana regardait cette eau qui sommeillait.

« Hellana, donne-moi ta lèvre purpurine.

— Aimons-nous donc, » dit-elle, en jetant ses bras nus
Au cou de son amant, et sentant sa poitrine
En proie à la fureur de transports inconnus.

Mais ce baiser d'amour n'était pas, ô surprise !
Le baiser parfumé, faible et doux, qui s'enfuit
Comme l'impression d'une légère brise,
Qui meurt comme un soupir étouffé dans la nuit ;

Celui qui se prolonge en une ivresse sainte,
Et semble aux cœurs pâmés ne devoir pas finir ;
Celui de deux amants libres de toute crainte,
Devant qui, radieux s'entr'ouvre l'avenir.

Ce n'était pas non plus celui de Juliette
Qu'en la quittant, au jour, emporte Roméo,
Sur son balcon joyeux quand chante l'alouette.
C'était un long baiser, dont le lugubre écho

Fit tressaillir au loin les ombres du rivage ;
Celui d'un cauchemar qui nous tient embrassé ;
L'âpre et sanglant baiser de la bête sauvage
Qui ne peut assouvir son amour insensé ;

Le baiser meurtrier du nocturne vampire,
Qui suce notre sang, et nous glace d'horreur,
Tirant sa volupté de l'effroi qu'il inspire.
— Le jeune homme en devint tout blême de terreur.

Mais en vain il voulut fuir cette horrible étreinte.
Il sentait dans ses flancs un feu mystérieux.
« Je souffre ! » cria-t-il, — Comme une faible plainte,
Sa voix vint expirer sur sa lèvre ; et ses yeux

Se fermèrent soudain. Comme une lourde masse
Il tomba. — Se dressant, plus belle que jamais,
Hellana dont l'œil noir depuis longtemps amasse
La vengeance, lui dit : « Crédule, je t'aimais ;

« Je pressais sur mon sein ton image perfide,
Tandis qu'aux carrefours, prostituant ton cœur,
Tu courais le matin, la bouche encore humide
De mes baisers d'adieu, sans remords, sans pudeur.

« Tu te faisais un jeu de l'amour d'une femme.
Tu disais en partant : Brise, emporte au néant
Mes serments de la nuit. Dans une paix infâme,
Tu t'accoudais au fond des tripots, en chantant.

« Au masque de candeur qui couvrait ton visage,
Des mots sacrés j'ai bu le fol enivrement.
Tu mentais ! Et pour tant d'insulte, et tant d'outrage,
Tu ne redoutais pas un juste châtement.

« Moi, je t'aimais. Et quand je donnais tout mon être,
Pour ces amours d'un soir oubliés le matin,
Tu prenais mon amour. Et ton âme de traître
N'y cherchait rien de plus qu'un plaisir clandestin.

« Tu ne savais donc pas ce que la jalousie
Jusqu'au fond de nos sens allume de fureur ?
Tu ne savais donc pas de quelle frénésie
On se sent mordre au sein sous le doute rongeur ?

« Quel démon infernal fait dans la solitude
Tordre, en grinçant les dents, nos deux bras dans la nuit,
Et chassant à jamais de nous la quiétude,
Comme un serpent, s'enroule autour du cœur, sans bruit ?

« — Hellana !... que dis-tu ?... le ciel tourne... je tombe...
Je meurs !... — Oui, dit Hellane, avec un rire amer ;
Je dis que ces flots bleus seront bientôt ta tombe ;
Je dis qu'il faut mourir ! je dis que cette mer,

« Pour nous ensevelir s'ouvrira tout à l'heure.
Vois ! la vague vers nous accourt en frémissant
Sous l'aile de la mort qui déjà nous effleure.
C'est le poison, ami, qui m'échauffe le sang.

« J'étais belle ce soir ! Eh bien ! c'est son ivresse,
C'est lui qui rayonnait sur mon front en sueur ;
C'est le dernier éclair de la folle jeunesse
Qui jetait pour mourir sa plus belle lueur.

« C'est le poison qui brûle en toi ton reste d'âme !
Tu l'as bu cette nuit par mes mains apprêté ;
Et nous allons dormir maintenant sous la lame.
Ce baiser saint et pur, que dans ta fausseté

« Tu cherchais sur ma lèvre en blasphémant encore,
Ginério, c'était le râle de l'amour ;
C'était l'éclat dernier de la dernière aurore ;
Le cri désespéré de notre dernier jour.

« Viens ! Pour l'éternité tu me seras fidèle.
Par delà le regret, par delà le soupir,
L'Éden s'ouvre ! vers lui volons d'un seul coup d'aile !
Par cette nuit splendide il est doux de mourir ! »

— Ginério râlait. — Comme un rêve qui plane
Et monte vers un ciel ardemment imploré,
Voltigeait sur sa lèvre un autre nom qu'Hellane,
Un nom charmant, un nom dans les pleurs adoré.

— « Il est mort ! dit Hellane en détournant la tête ;
Et mon amour ne fut jamais si loin de lui.
Toute son âme entière est dans ce nom qu'il jette !
O flots qui m'attendez ! la mort, est-ce l'oubli ? »

— Hélas ! nul ne le sait. — Mais l'aurore ineffable,
Toujours vierge, des mers avait rougi le seuil,
Dotant d'un jour de plus ce monde insatiable.
Et la barque sur l'eau glissait comme un cercueil.

XXXIII

SOLEIL COUCHANT

A M. ÉDOUARD HERVÉ

Aux bords retentissants des plages écumeuses,
Pleines de longs soupirs mêlés d'ardents sanglots,
Sous le déroulement monotone des flots ;
Près des gouffres hurlants des falaises brumeuses ;

A l'heure où le soleil, ainsi qu'un roi cruel
Qui veut des draps sanglants pour ses langes funèbres,
Descend baigné de pourpre, et s'enfonce aux ténèbres ;
A l'heure où lentement l'ombre tombe du ciel,

Un homme se tenait silencieux. — La grève
Était déserte. — Morne, avec un œil amer
Il regardait plonger l'astre rouge à la mer.
Et triste était son cœur, et sombre était son rêve.

Et ce n'était pas l'homme au sortir de l'Éden,
Fils encore innocent d'une race nouvelle ;
En qui la vie afflue, à qui Dieu se révèle,
Et qui, pour tous les maux, n'a qu'un mâle dédain ;

L'homme essayant sa force au seuil des premiers âges ;
Jeune, dans l'univers jeune et grand, comme lui ;
Appelant l'avenir, et dont l'œil qui reluit,
Réfléchit l'infini d'immenses paysages ;

Plein d'un orgueil sans borne, et d'un espoir sans fin ;
Et dans sa beauté fière où Jéovah s'admire,
Sur la création qui dans ses yeux se mire,
Passant calme, et le front brillant du sceau divin.

C'était l'homme vieilli des races séculaires,
Fils de la lassitude et des espoirs déçus ;
Dont le cœur, reniant les dons qu'il a reçus,
A des printemps plus froids que les hivers polaires ;

Qui, remuant la cendre immense du passé,
Initié tout jeune aux mensonges des rêves,
A vu la vanité de ses luttes sans trêves,
Et sans but, désormais marche le front baissé ;

Qui, ployant sous le poids de l'éternelle chaîne,
Se connaît à la fin tout entier, joie et pleurs ;
Rassasié du rire autant que des douleurs ;
Sans ardeur pour le bien, et pour le mal sans haine.

C'était l'homme rongé par l'angoisse ; vaincu
Sous l'énervant dégoût de sa propre impuissance ;
Et fatal héritier d'une triste science,
Contempteur de la vie avant d'avoir vécu.

En vain de son génie il proclame la gloire :
L'ennui verse sur lui le plomb du châtiment ;
Et son âme oubliée, hélas ! amèrement
Pleure en voyant monter cet encens dérisoire.

Après boire, repu de froides voluptés,
En vain il rit des dieux qu'ont adorés ses pères,
Et s'élance vers l'or du fond de ses repaires,
Les doigts crispés, les yeux pleins de fauves clartés.

Car le veau d'or, ce dieu comme un autre implacable,
A l'enfer de Midas rit de le voir marcher.
Honneur, amour, vertu, tout ce qu'il veut toucher,
Se change sous ses mains en cet or qui l'accable.

Oui, ce dieu, son premier amour, et son dernier,
Le plus riche en autels, le plus riche en apôtres,
Le plus vieux, qui vit naître et mourir tous les autres,
Avant le chant du coq, il va le renier.

Il va le renier à son tour. — Dans la nue
Il l'enverra siéger livide, près des dieux
Morts maintenant, jadis beaux, fiers et radieux ;
Près de Saturne, et près d'Aphrodite la nue ;

Près des fantômes blancs, tristes et solennels,
Condamnés à planer sur les plages du pôle,
Et qu'un souffle inconnu, les poussant par l'épaule,
Promène dans la nuit des exils éternels.

L'heure est venue enfin. — Le vent de l'ironie
A tari dans les cœurs l'ambition du beau.
Sur le dernier autel, plus désert qu'un tombeau,
L'herbe croit. — Il n'est plus de divine agonie.

Plus de vin enivrant, plus d'hymnes, plus d'encens ;
Plus de fronts couronnés de verveine et de roses ;
Plus d'ascète en extase, et plus d'apothéoses ;
Plus de soupirs poussés hors du monde des sens.

Sur la montagne en feu nul ne se transfigure.
Et dans la fange d'or aux fétides odeurs,
L'homme consume en vain ses dernières ardeurs,
Sous un ciel bas et lourd qui n'a plus d'envergure.

Dans un air sans échos sa voix s'éteint. — Voilà
Qu'il renie à la fin sa chair, comme son âme ;
Et que, toujours brûlé d'une invisible flamme,
Il brame vers les cieus que l'orgueil dépeupla.

Mais les espoirs qui font la jeunesse si belle,
Renaissent-ils jamais au sein des cœurs flétris ?
Les pleurs, les repentirs, les plaintes et les cris,
Ont-ils jamais ému l'impassible Cybèle ?

Nature indifférente au secret douloureux,
Prés aux vertes senteurs, forêts au noir mystère,
Monts couronnés de pins ou d'une neige austère,
Vous êtes sans pitié, comme tous les heureux !

L'homme a porté sur vous sa hache sacrilège ;
Sur vous il s'est rué furieux, et sa voix
A maudit le silence ironique des bois,
Où meurt l'appel perdu du désir qui l'assiège.

A jamais il a fui tout ce monde enchanté
Qu'aux rayons de la lune, au fond des solitudes,
On voyait s'essayer aux molles attitudes,
Sous l'œil ardent d'un faune ivre de volupté.

Quand Pan est mort, un cri courut de rive en rive :
Dans le cœur du poëte il retentit encore.
Comme un chasseur perdu qui sonne en vain du cor,
L'homme erre dans la nuit où nul écho n'arrive.

De lui-même lassé, voilà que, haletant
Comme Sisyphe, sous son fardeau qui l'écrase,
Il s'arrête, et vers l'heure où l'occident s'embrace,
Il sent ses maux soufferts revivre en un instant.

C'est une heure sinistre et pleine de vertige.
Depuis l'éternité, ces magiques splendeurs
Étreignent l'âme, et font jusqu'en ses profondeurs
Tressaillir du passé l'impérieux vestige.

Comme l'astre qui fond en longs fleuves pourprés,
Dont les reflets au loin baignent les hautes cimes,
Le cœur de l'homme saigne en plongeant aux abîmes
Où ses rêves encor hurlent désespérés.

Mais maintenant, devant la chute glorieuse
Du globe dont l'éclat brilla sur son berceau,
Ce n'est plus vers l'Éden dont il porta le sceau
Qu'il se retourne, au bout d'une ardeur furieuse.

Ce n'est plus son aurore, et son passé lointain,
Dont le ressouvenir en hymnes d'or s'exhale ;
Ni des âges premiers la pourpre triomphale
Qu'il pleure, en gémissant sur sa part du destin.

Ce n'est plus les dieux morts qu'il invoque, et qu'il prie
Hélas ! — Et ce n'est plus même, quand vient le soir,
La mort, son épouvante et son dernier espoir,
Qu'il appelle, sentant toute sève tarie.

Sous la dent sans pitié du souci qui le mord,
Rien ne ranime plus sa force et son courage.
Voilà qu'il a poussé son dernier cri de rage,
Car il ne peut plus croire à ta promesse, ô mort !

Tu ne peux rien sur l'âme! — Et l'impossible envie
Toujours la rongera par delà le tombeau.
Tu n'en peux au néant jeter un seul lambeau.
Ce n'est pas le repos qui par toi nous convie.

Et le soleil, jetant sa suprême clarté,
Laisse l'homme, le front baissé, le regard morne ;
Et dans son cœur descend une douleur sans borne,
Sous l'écrasant fardeau de son éternité.

FIN.

TABLE



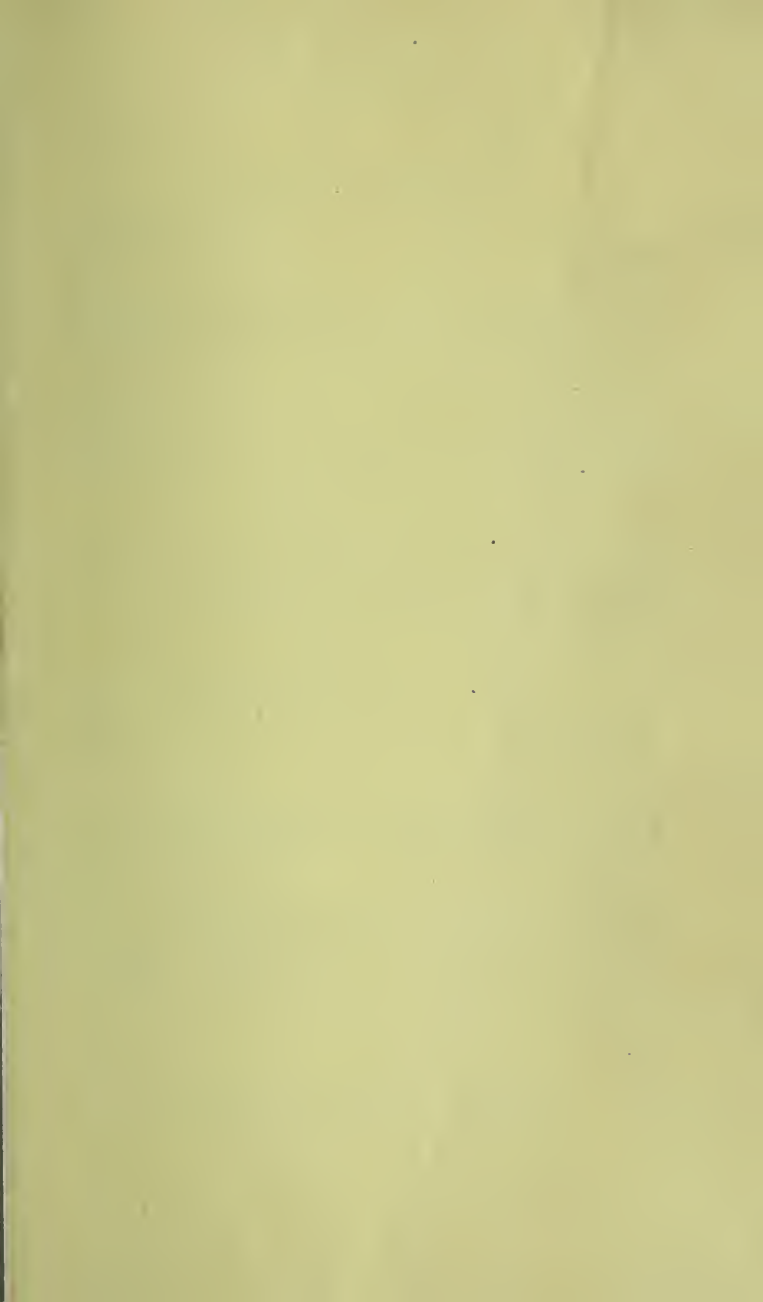
TABLE

	Pages.
I. La Vision d'Ève.	1
II. Crépuscule.	13
III. Souré-Ha.	19
IV. Le Camée.	65
V. Pacte indélébile.	69
VI. Salvator Rosa.	71
VII. La Halte.	75
VIII. L'Indestructible.	83
IX. Ariane.	89
X. Sur le Christ de Van Dick.	93
XI. A la Fenêtre.	99
XII. Le Balcon.	103
XIII. La Chimère.	105
XIV. Le Roc d'aimant.	109
XV. L'Enclume.	115
XVI. Décembre.	119

	Pages
XVII. Portrait	123
XVIII. Morituri.	125
XIX. La Pipe.	127
XX. Nocturne.	131
XXI. Soir d'été.	145
XXII. Pleine mer.	149
XXIII. Air faux.	155
XXIV. A un Poëte médiocre.	159
XXV. Mandoline.	163
XXVI. Au fond de l'onde.	169
XXVII. Pandore.	171
XXVIII. Salmacis.	173
XXIX. Le Cor.	175
XXX. Le fond du verre.	179
XXXI. Le Chant de Sardanapale.	183
XXXII. Hellana.	189
XXXIII. Soleil couchant.	231







A LA MÊME LIBRAIRIE :

- Le Myosotis**, par Hégésippe MOREAU. 5^e édition. 2 volumes in-32 jésus. 2 fr.
- Arioste. — Roland furieux**, traduction de Panckoucke et Framery, nouvellement revue et corrigée; précédée d'une Notice par Antoine DE LATOUR. 2 vol. grand in-18. 7 fr.
- Poésies de F. Pétrarque**, traduction nouvelle et complète par le comte F. DE GRAMONT. 1 vol. 3 fr. 50
- Obéron**, par WIELAND, traduction entièrement nouvelle par Auguste JULLIEN. 1 joli vol. in-18. 2 fr.

POÉSIES DE A. BARBIER.

- Iambes et Poèmes**, 8^e édition. 1 joli vol. in-18. 3 fr. 50
- Satires et Chants**, nouvelle édition. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- Satires dramatiques**, 2^e édition. 1 vol. in-8^o. 6 fr.

A. BRIZEUX.

- Les Bretons**, poème couronné par l'Académie française. 2^e édition. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
-

- Poèmes et Poésies**, par P. BLANCHEMAIN. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- Foi, Espérance et Charité**, par P. BLANCHEMAIN. 1 volume in-18. 1 fr. 50
- Contes à ma Sœur**, par Hégésippe MOREAU. Nouvelle édition grand in-18. Introduction par Octave LACROIX. 1 fr.
- Les Vendéennes**, poésies par Alfred GIRAUD. 1 volume grand in-18. 3 fr. 50
-

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

12 MAI 1990



a39003



002543824b

CE PQ 2219

.D7P6 1864

COO DIERX, LEON. POEMES ET PO

ACC# 1221602

